

NO. 8

JUIN, 1944

NOUVELLES
DES
ELEVES
DE L'AVIATION
FRANCAISE
AUX
ETATS-UNIS
D'
AMERIQUE
ET
AU CANADA

25 Cts.

"COURRIER DE FRANCE"
MAIL



Au moment où tournait l'avant-dernière forme du numéro de Juin de F. Mail, la nouvelle de l'Invasion de l'Europe parvenait au monde.

Entre ce Numéro et le prochain numéro, des evenements decisifs pour notre patrie vont avoir lieu.

La pensee affectueuse de tous nos lecteurs se tourne vers les jeunes soldats allies qui vont tomber pour la libération de la France et vers tous les Francais et les Francaises qui vivent des heures angoissees de terreur . . . les dernieres et les plus terribles.

De toute notre ame et de tout notre coeur pensons a cette France douloureuse et meutrie d' ou va jaillir la renaissance a tous ces combattants de la Resistance qui chaque jour vont etablir la liaison avec ceux plus heureux de l'Exterieur.

La France toute entiere va etre redonnee au Monde.

ALLELUIA.

F MAIL

No. VIII 1944 Juin

C.F.P.N.A.

French Military Mission
1759 R STREET
Washington, D. C.

News from
French Air Force Students
in U. S. A.

Courrier: Lt. Jacques Faugeras



Comment s'abonner à "F.MAIL" ?

Pour repondre a de nombreuses demandes, F.MAIL accepte desormais des abonnements pour douze mois. Ecrire en envoyant adresse complete et un cheque ou mandat postal de \$3. a "Editor of F.Mail."

Mission Militaire Francaise
1759 R Street
Washington, D. C.

ROGER & GALLET

500 FIFTH AVENUE

NEW YORK



S O M M A I R E

Sous Lieutenant Paul Gehant
Capitaine Robert L. Lamaison
Sous Lieut. Jacques Noetinger
Colonel T. L. W. Hubbard
E. A. R. Hugo Sanna
Sergent Henri Gramusset
Lt. P. . . .
Sergent Rene Eychenne
Lieutenant R. C. Morel
Aspirant Joseph Chartois
Lt. Louis Gioux
Adjutant Antoine Montreal
Sergent E. A. R. Henri de
Boisboissel
Ernest F. Haden
Lieutenant Jean Robinot
Interprete James G. Rety
Quartier-Maitre Locmine
Caporal Photo Labrely
Sergent Edouard Vuillemin
Aspirant Jean-Marie Nessi
Caporal Chef Baron La Plume
E. A. R. Louis Guibal
E. A. R. Alexandre

ABONNEMENTS

Au moment où les premiers abonnements de six mois ont été acceptés, l'existence de F. MAIL était encore bien problématique.

Désormais la sympathie générale rencontrée par cette jeune revue (Mens agitat molem . . .) aussi bien qu'une pleiade d'annonceurs confiants (Faulte d'argent . . . c'est douleur non pareille disait déjà notre RABELAIS) permettent l'inscription d'abonnements pour 12 mois au prix de \$3.

Afin de ne pas léser premiers souscripteurs les abonnements de six mois avant le 10 mai seront servis pendant neuf mois au lieu de six comme prévu initialement.

F. MAIL en A. F. N.

Les abonnements à destination de l'Afrique du Nord sont désormais acceptés. Les souscripteurs sont toutefois avertis que la revue y sera amenée à l'occasion des voyages de retour des différents détachements. L'inconvénient venant de l'irrégularité sera compensé par une sérieuse économie postale et une plus grande sécurité dans le service.

COLLECTION DE F-MAIL

—F-Mail est devenu un objet rare en collection complète. La rédaction de F-Mail possède encore quelques collections.

La nécessité de conserver des collections complètes pour la France ne permet plus de répondre aux nombreuses demandes adressées pour envoyer les numéros manquants.

La collection des 5 premiers numéros de F.MAIL ne sera plus envoyée que contre la somme de quatre dollars.

“QUE SONT-ILS DEVENUS”

Au cours du mois dernier, F.MAIL a remis en relation des parents ou des amis séparés, depuis longtemps. Désormais une chronique régulière sera mise gratuitement au service de tous ceux: Américains ou Français qui sont à la recherche d'amis ou de parents.

Prière d'adresser la correspondance à:

“What's about”
F.MAIL
1759 R Street
Washington, D. C.

Adjutant WALBRON André, voudrait connaître l'adresse de Georges ou Adrienne WALBRON, son oncle et tante, ainsi que de Madame Walbron née NORRIS Fanny, sa mère, lui-même né à Chadwick près Paterson, N. J.

“SERVICE DE DOCUMENTATION”

Le rythme de l'entraînement américain ne permet pas à ceux de nos camarades plus ou moins spécialisés dans une technique particulière ou intéressés par leur formation ou leurs goûts personnels dans telle ou telle branche de l'activité humaine-soit de se tenir au courant de ses progrès actuels, soit de la façon dont la civilisation américaine y apporte sa contribution originale.

Désireux de multiplier sans cesse,—en particulier sur le plan professionnel ou les échanges internationaux sont les plus fructueux—des contacts personnels précieux pour l'avenir, le Service de Documentation de “F.MAIL” est désormais à la disposition de nos camarades pour:

1° Leur indiquer les institutions, sociétés, universités, personnes susceptibles de leur fournir les informations nécessaires.

2° Pour leur adresser les publications, revues et livres consacrés à un sujet déterminé.

A titre de légitime compensation, F.MAIL sera heureux de publier les études qui auront pu voir le jour grâce à ce nouveau service.

“Il faut phosphorer” disait le Maréchal Foch.

OU TROUVE-T-ON “F.MAIL”

New York

Librairie de France
Rockefeller Center
Brentano's
V^o Avenue
Librairie du Coordinating Council
Madison Avenue

Philadelphia

Dumas Book Shop

Washington

Librairie WHYTE
Connecticut Avenue
Brentano's
F Street et Pentagon Building

Birmingham (Ala.)
Ben Fell's Newstand
321 North 20th Street

New Orleans

Parisiana
Librairie Française
633 Toulouse Street

Detroit (Michigan)

Auxiliaire française de la croix rouge
2431 East Grand Boulevard et
Maccabees Cards Shop
Maccabees Building
Woodward at Putnam

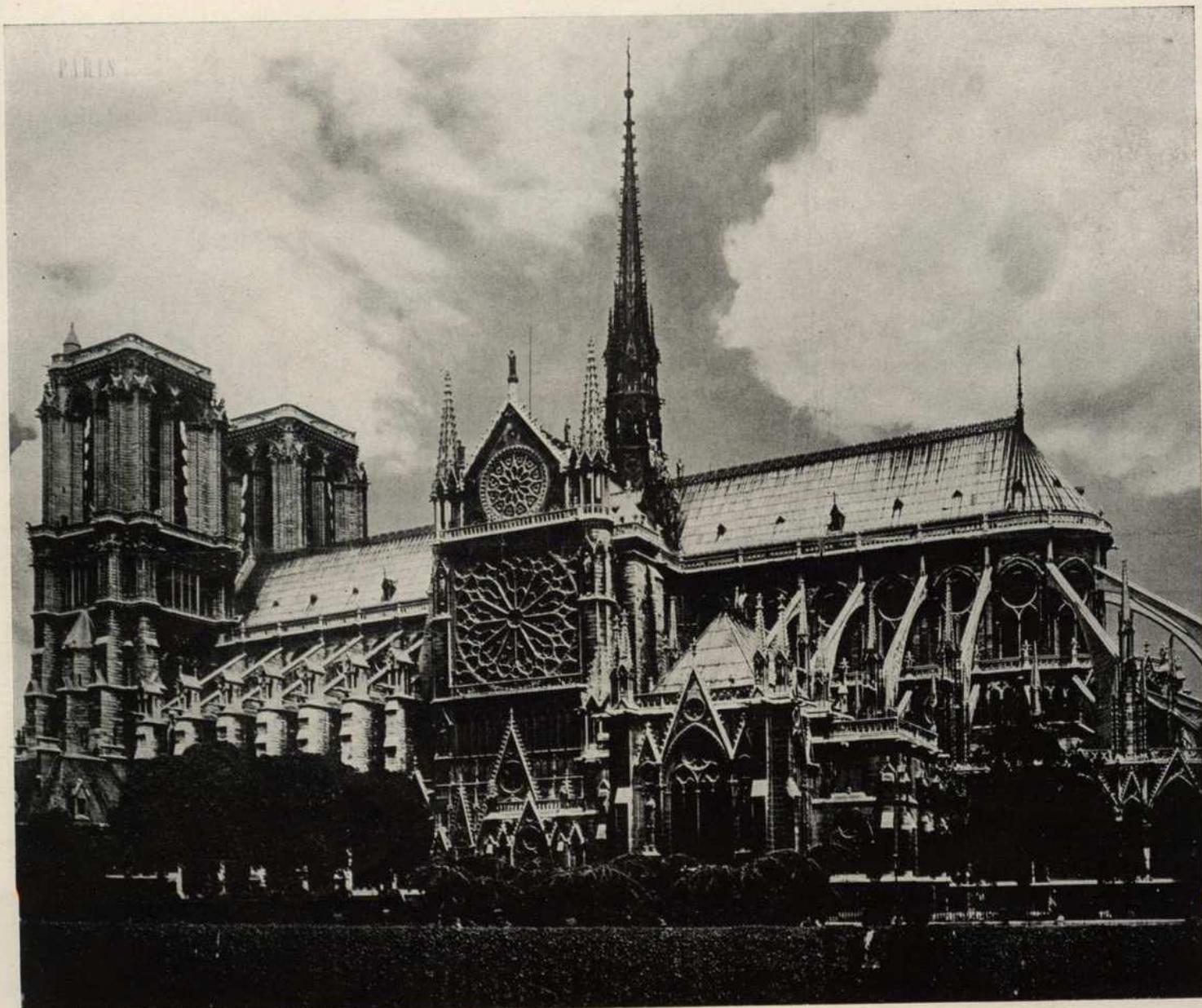


DONNEZ DES AILES
A LA VICTOIRE
EN SOUSCRIVANT
AUX
WAR BONDS

(EMPRUNTS DE GUERRE DES ETATS-UNIS)

Coty

PARIS



NOTRE DAME

(Hommage à la RESISTANCE)

Combien triste aujourd'hui
est ta ville. Ceux qui l'ont
connue sous son aspect riant,
se trouvent tristes et sombres
en te revoyant.

PARIS, tu souffres en ton
coeur, chaque jour meurtri par
les coups d'un ennemi perfide.
Chaque jour tu vois ta vie
s'éteindre, mais en elle, une
flamme subsiste, celle de la

"LIBERTE". Chaque instant
est pour toi l'occasion de mon-
trer ton courage, qui comme
la "VICTOIRE" va grandis-
sant.

Tu es le coeur de la "Patrie". C'est vers toi que tous les yeux se tournent quand il faut retrouver l' "ESPERANCE", car c'est de toi qu'emanent les ondes de la patrie.

A toi seul, tu as le devoir de sauver tout un peuple et chacun sait la tache immense qui t'incombe.

Du fond de nos Provinces, toutes reunies dans un même cœur, monte vers toi un Chant qui te Glorifie.

Aujourd'hui encore, sous tes toits, le criminel essaye de cacher ses mefaits; mais le refuge que lui-même a choisi, sera demain son propre tombeau. Demain quand sa flamme s'eteindra, la tienne rejallira et rallumera la joie dans tous les coeurs. Tu ne seras plus une ville, tu seras un Volcan d'enthousiasme, et l'ennemi apeure par tes laves, tremblant de ta vengeance, a tes pieds agonisant te demanderas "PARDON".

Ville "IMMORTELLE", ce jour de "LUMIERE" est proche; Aies confiance en tes Enfants qui sont là pour t'aider. Ils sont là devant toi, et te rendent un Supreme Hommage en te Saluant.

Caporal Lucien BELIER



LA TOUR

UN TICKET DE METRO

Ce ticket a son histoire. En quittant Paris, l'année passée un de nos camarades acheta au guichet du metro un aller et retour pour se rendre à la gare où il prit le train pour la frontière espagnole.

L'Endroit indiqué par la flèche indique que la première partie du parcours a bien été effectuée. Notre camarade garde précieusement ce souvenir . . . car il a bien l'intention d'utiliser le retour, bientôt. . . .

Bon voyage, Charles! . . . rendez-vous dans "Vincennes-Champerret."





Alpes de Savoie

Tu es notre Pays. Il y a deux ans, a la même époque, nous battions la campagne; les bois, les champs recevaient notre visite. Et nous courrions les bois, les monts et les plaines, et nous chantions les plaines, les monts et les bois. Comme il faisait bon vivre dans cette forêt silencieuse et bruyante à la fois, comme il faisait bon sentir la bruyère, la gentiane et le thym. Les sapins avaient

TU ES NOTRE PAYS

des voix; chaque sommet, une chanson. Et nous respirions l'air pur qui dévalait les pentes ou remontait les rochers. Se perdre dans le brouillard, avaler de la brume, recevoir un orage imprévu, se baigner de soleil levant: c'était chavirant. Le vent des nuages et de la vallée nous rapportait un concert de hurlements qui enflaient, grossissaient, s'éclaboussaien: toute une symphonie infernale et sauvage qui nous impressionnait heureusement parce que depuis longtemps nous avions appris à la comprendre.

Comme elle était belle notre nature! Mais les sapins ne savent plus être beaux; la prairie n'apprend plus à rire et à chanter. Les montagnes grondent, quels sont ces cris d'enfer dans le bruit des orages qui croulent vers la plaine?

Jadis nous t'admirions, magnifique nature. C'est dans tes vallons frais et tes clairières fleuries qu'à nos rires ajoutés, riait le soleil, chantaient les oiseaux, resplendissaient la lumière et la vie. Joyeux, nous allions recevoir tes caresses, ton souffle printanier, tes empreintes brûlantes, ton étreinte glacée.

Maintenant, des hommes inquiets, pourchassés, accourent vers toi, lugubres amoureux de tes espaces libres; et tes immensités vierges. Et comme le ferait

fils laborieux, aujourd'hui traqués, pour vivre sur ton sol, se cachent dans ton sein.

Aux hordes qui croyaient t'asservir, tu as répondu par un cri de révolte. Et tu souffres et tu combats, mais tu sais rester belle.

Dans les brumes épaisse se dressent toujours tes cimes haultières; les pieds conquérants n'ont pas encore terni tes

une mère, hautaine et fière tu couvres et protèges tes enfants attaqués. A chaque saison, tu apportes encore plus que des fleurs, ou soleil ou de la neige. Avec toi, c'est tout ce qui fait notre vie qui nait, grandit, demeure: ton lent développement, tes luttes, ton renouveau, ton essor symboles de l'éternelle continuité des choses, et c'est ce qui exalte nos coeurs de jeunes Français.

Sergent HENRI GRAMUSSET.
Dauphinois

Vous Qui Venez . . .

Par le Lieutenant P. —
Dauphinois

Vous qui venez à la nuit frapper à ma porte,

Vous qui venez vers mon lit pour me retrouver

Discrets comme un amant qui voudrait m'enlever,

Quel opium charmeur et perfide vous escorte . . .

Je vous aime, vers fous qui venez sur mes lèvres;

Allez-vous en vers Elle et tout bas dites lui:

"Il rêve à vous sans cesse et meurt de cet ennui

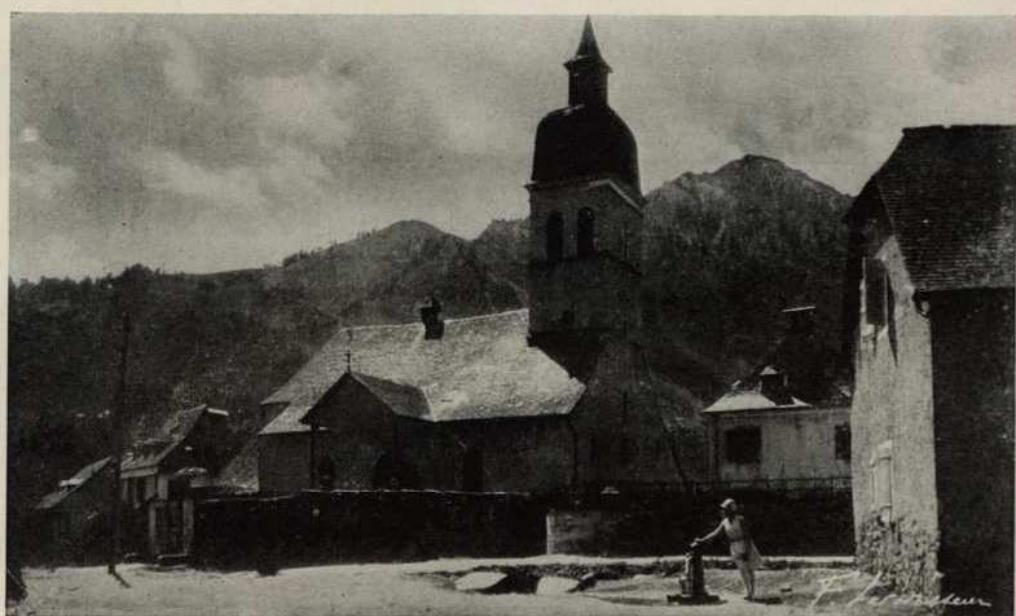
Pauvres vers anxieux tout de pleurs et de fièvre . . ."

Splendides souverains de la cité des livres
Alexandrins royaux dont la cadence
enivre . . .

Vers dansant dans mes rêves un tambou-
rin moqueur,

Interminablement en d'impalpables rimes,
Que veulent éveiller vos triolets sublimes
Dont le matin brutal améne la ran-
coeur . . .

Arrens, dans les Pyrenees



ASMOODEE

I. Avril 1940. Une base aérienne en Gascogne. Trois hommes travaillent fébrilement sur le Potez 63/II No. 336. L'avion, un bi-moteur de reconnaissance a été saboté. Une semaine de travail méthodique et désespéré. Aura-t-on tout vu, tout vérifié, tout remis au point?

II. Fin Avril 1940. Toulouse. Rue Saint Rome. Dans la boutique d'un artisan émailleur "A l'écu d'or," encombré de plaques diverses . . . "L'étude est fermée à sept heures," "A ma femme bien aimée," "Association des Anciens Combattants" . . . etc. . . . etc. . . .

— "Avec cette guerre, on ne fait pas ce qu'on veut . . . ce sera prêt la semaine prochaine . . . parce que vous êtes militaire . . . Ah! cette guerre Monsieur . . . Heureusement qu'il y a le blocus . . ."

III. Quinze jours après, la plaque est enfin prête. La voici, fixée à l'avant du Potez No. 336. Asmodée I vient de naître.

IV. Au mess des sous-officiers, le même jour. L'adjudant-chef-pilote moniteur (PPremier PPrix Violon du conservatoire de DIJON)

— "Il est un peu fondu, le Lieutenant . . . Appeler un avion: Asmodée . . . le nom d'une pièce célèbre de Racine . . . Non, tout de même. . . ."

— "Vous crovez, mon adjudant-chefé— glisse un sergent mitrailleur qui a raté la sortie des E.O.R. d'Avord.

— "Oui, j'ai dit, fondu le Lieutenant"

V. Front de l'Est. Un général inspecte l'escadrille. Il passe devant les avions. Il s'adresse au Commandant de Groupe.

— "Asmodée? Hum . . . hum . . . Brrrou, Brrrou . . . Ca veut dire?"— le Commandant de Groupe.

— "Je vais appeler le chef de bord, Mon Général"

Le chef de bord— "Plusieurs raisons, mon Général!"—

Le Général— "Faites vite."—

Le chef de bord— "1°) Asmodée, c'est le fameux Diable Boiteux qui enlève le toit des maisons pour ramener les secrets ainsi découverts: Le symbole de l'aviation de renseignements.

2°) Asmodée dans la mythologie hindoue incarne aussi la curiosité malsaine et pernicieuse: allusion à certaines missions qui nous paraissent aussi risquées qu'inutiles.

Le Général— "Hum . . . Hum . . . Brrrrrou, Brrrrrou, Continuez"

Le chef de bord 3°) Asmodée est une pièce de théâtre de François Mauriac, et le pilote et moi même sont passionnés de François Mauriac.

4°) Le cadre de cette pièce, c'est la forêt landaise, mon pays natal Mon Général. . . .

Enfin 5°) Dans cette pièce . . .

Le Général— "Merci, mon ami, cela me suffit. Très intéressant. Hum, Hum, Brrrou. Vous pouvez disposer. Dites-moi Commandant, chez vous, Brrou Brrou, L'état mental. . . .

VI. Alsace mai 1940. Retour d'Allemagne, Asmodée ramené sur son plan gauche un petit jardin de champignons et de corolles en toile d'acier que la Flak vient de faire pousser généreusement. "Il faut changer le plan"—ordonne l'officier mécanicien. Pendant ce temps-là, les renseignements rapportés par Asmodée font bouger un Corps d'Armée tout entier de 700 klms quittant la Basse Alsace pour la Somme.

à Asmodée I. descendu le 8 Juin 1940. à Asmodée II. descendu le 9 Juin 1940. au Capitaine François Berveiller, son pilote.

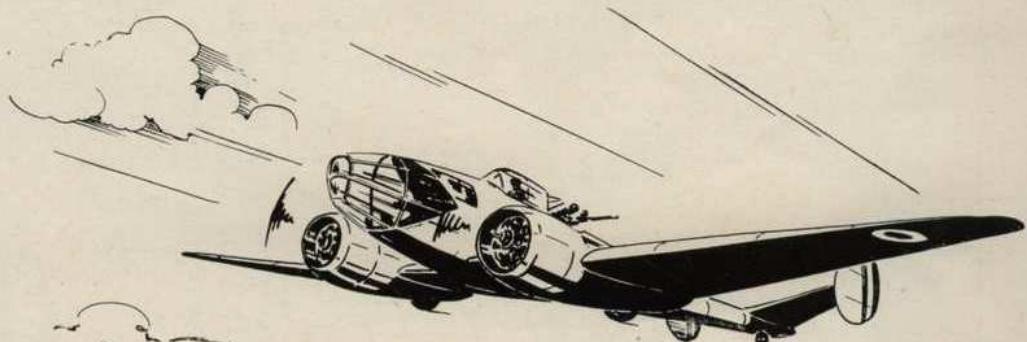
couverts. . . .

Asmodée II ne volera plus.

Au terrain, sous les étoiles les PO. 63/11 frémissent dans le petit bois de pins à la croute odorante.

X. Quelques jours plus tard. De l'autre côté du front à moins de cent klms de là. Une compagnie de la Luftwaffe rend les honneurs devant les tombes de trois aviateurs français qu'entourent les tombes de trois aviateurs allemands. Un rapport de la Luftwaffe, Un compte rendu de l'infanterie française, une note de la Mairie d'Epernay vont fixer un peu plus tard l'étonnant Exploit:

Pris en chasse par une section de



VII. Champagne. Premiers jours de Juin. Asmodée ramené, à jour passé, des balles de mitrailleuses Hotchkiss. — "Encore des fantassins qui n'ont pas vu 'avions"—déclare l'officier de renseignements.

VIII. 8 Juin au soir. Au terrain sous les étoiles les PO. 63/II frémissent dans le petit bois de pins à la croute odorante. Tous ont déjà été plus ou moins blessés. Ce soir, l'un d'eux est hors de combat. Son œil vitreux et exorbité de gigantesque libellule est injecté du sang de l'observateur. "Asmodée" ne colera plus. A ses côtés Asmodée II attend la mission stupide de demain.

IX. L'aube du 9 s'est levée. Asmodée II emporte le Capitaine François Berveiller pilote, le Lt. Fernand Gonzalés, chef de bord, le Caporal-Chef Joseph Delorme, mitrailleur-radio pour une mission de surveillance du champ de bataille sur le front du 70 Corps d'Armée. Le soir, à la popotte les serveurs enlèvent, trois

sept Messerschmitt 109 le triplace français en abat trois, avant de périr à son tour à bout de munitions. Pour ceux qui ont connu et le PO. 63/II et le M. 109 cette défense tient du prodige et de la légende. Les Allemands ne s'y étaient pas trompés.

XI. Dans la salle de renseignements de l'Escadrille du G.A.O. 543 à Mesnil-sur-Oger sur la carte, le coton rouge qui marque la ligne de front, tord comme un reptile hideux ses anneaux de plus en plus serrés autour des épingle piquées au cœur des villes de France . . . Boulogne . . . Arras . . . St. Quentin . . . Verdun . . . Nancy . . . Ce ciel de juin est toujours implacablement bleu. La craie de la Champagne éblouie de soleil s'envole en fine poussière au souffle des hélices L'air charrie comme un relent d'incendie et de catastrophe. Au terrain sous les étoiles dans le petit bois de pins un foyer incandescent crépite. Le commandant de groupe a donné l'ordre de mettre le feu à Asmodée I.

XII. JOURNAL OFFICIEL. CAPITAINE BERVEILLER CHEVALIER DE LA LEGION D'HONNEUR

— "Officier d'élite trois fois cité, A l'issue d'une mission d'observation sur les lignes, ennemis a livré combat à une formation de sept chasseurs ennemis avec son équipage, constitué du Lt. Observateur Fernand Gonzalés Fernand et du Caporal-Chef-Mitrailleur-Radio Joseph Delorme. A succombé sous le nombré après avoir abattu dans un combat inégal, trois avions assaillants.

LIEUT. J. F.



INSIGNE DU G.A.O. 543

Parfums

Schiaparelli

paris . . . new york

MISSION:

La photographie aérienne, cela demande des connaissances techniques nombreuses et solides; cela demande aussi une résistance physique et un équilibre nerveux à toute épreuve.

Estimant que la chose était avant tout, une question de métier et d'expérience, le commandement français a fait appel, d'abord, à des chevrons du pilotage. Cette escadrille Française basée en Italie appartient à un groupe qui était spécialisé en France, 39-40, dans les missions de grande reconnaissance. Longtemps basé à Nancy, il avait, traditionnellement, un recrutement lorrain: d'où son insigne, une coix de Lorraine, chargée, sur sa branche inférieure, de la mouette du Rhin, et, sur sa branche supérieure, d'une hache d'abordage à deux tranchants.

Cet insigne, je ne sais pas s'il est très connu. Mais le groupe l'est, lui. Il l'est des aviateurs, et il l'est aussi du public, du moins de tous les lecteurs du livre de Saint-Exupéry: "Pilote de guerre." C'est en effet le groupe auquel appartenait "Saint-Ex" en 1940, et dont il a raconté la belle histoire, de tout son cœur et de tout son talent.

Il y avait naguère encore, à l'escadrille, deux vétérans, deux rescapés de l'équipe de 40. Il n'y en a plus qu'un seul à présent: le capitaine qui la commande, une bonne figure colorée de Franc-Comtois matiné de Lorrain. L'autre est mort en Algérie, dans un accident d'avion. Il s'appelait HOCHÉDE... Vous souvenez-vous de ce nom?

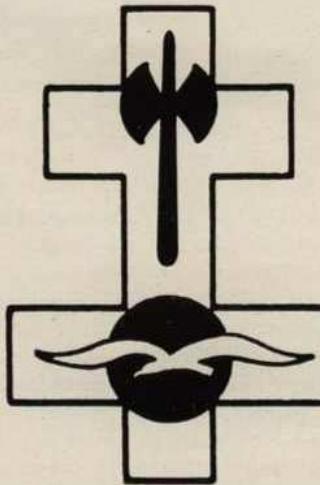
Il y a donc eu surtout des nouveaux, à l'escadrille; mais des nouveaux dont l'âge moyen se trouve être assez élevé pour que leurs camarades alliés aient pu penser, les premiers jours: "Jamais ils ne pourront tenir le coup sur des avions de haut vol!"

Mais ils ont compris, tout compte fait, assez vite. Ils ont pu apprécier l'énorme avantage que donnait aux Français leur connaissance du pays: a peu près tous étaient passés par ISTRES, et connaissaient de longue date toutes les criques de la côte d'Azur, tous les aérodromes qui existaient, tous les terrains susceptibles d'en devenir. Ils ont vu aussi que ces hommes avaient leur métier cheville au corps comme à l'âme, et qu'ils étaient pleins de ce chatouilleux amour-propre, de cet orgueil de la mission bien remplie qui fait les grands pilotes.

Dans leur P. C. outre les cartes habituelles et les obligatoires diagrammes, les murs portent une bonne partie des photos de France qu'ils ont prises. Sous des paysages qui ne disent strictement rien, au premier abord, à l'œil non averti, éclatent des noms qui, eux vous disent pas mal de choses... Les pilotes, eux affectent volontiers l'indifférence à l'égard de toutes ces images. Pas de senti-

G. R.

II / 33



Insigne du G. R. 2/33

ORDRE No. 114 "D"

Le Général d'Armée Henri GIRAUD, Commandant en Chef, cite:

A L'ORDRE DE L'ARMEE

La 1ère Escadrille du Groupe de Reconnaissance 2/33.

—CITATION—

"Très belle unité qui a été mise le 1er Mai 1943 à la disposition du Commandement Américain, en vue de son équipement et de son entraînement aux missions photographiques à très longues distances et très hautes altitudes sur avion LIGHTNING P.38. Engagée en Juillet 1943 sous les ordres du Capitaine GAVOILLE R. cette escadrille exécute en 260 heures de vol de guerre 30 missions sur la France et l'Italie du Nord, au cours desquelles ses pilotes, fréquemment pris à partie par une D.C.A. lourde très précise et interceptés par la chasse ennemie, ont fait preuve de cran et de valeur professionnelle.

"Par la précision des photos prises et la valeur des renseignements rapportés, cette Unité a contribué, dans une large mesure, aux succès de bombardements effectués par les Forces Aériennes Alliées."

La présente Citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

Fait au Quartier Général, le 3 Avril 1944.

Le Général d'Armée GIRAUD,
Commandant en Chef.
signé: GIRAUD.

LA FRANCE

ment! Ca n'est pas dans les moeurs du métier.

—"Les photos, disent-ils, nous les prenons, et puis c'est tout; nous les passons aux spécialistes de l'interprétation aux gars qui avec leurs stéréoscopes et je ne sais quelles techniques de magiciens, avec leur vieille habitude surtout, sont capables de lire là-dessus qu'il y a une pièce de D.C.A. à tel endroit, que telle maison, qui a l'air parfaitement intacte, a été soufflée par un bombardement et n'a plus de carreaux ou de vous dire combien il y a de réseaux de barbelés sur la plage! Nous, ça n'est pas notre affaire. On donne les documents, et puis c'est fini!"

Oui, mais il y a, ce qu'on dit, et puis ce qu'on fait!

Ainsi, pendant que j'étais au bureau, le capitaine commandant l'escadrille suit. Il trouve sur sa table toute une série de documents photo que lui adresse un lointain état-major. Il les feuillette à toute allure en bougonnant:

—"Mais pourquoi est-ce qu'ils nous envoient ça? Qu'est-ce qu'ils veulent que j'en fasse? "Et il continue à fouiller distraîtement dans les photos qui s'étaient, durement brochées de carton et ornées de beaux caractères calligraphiés. Et tout à coup, le voilà qui bondit. Un nom l'a accroché:

—"La base de groupe en 40, en France!"

Les souvenirs l'assaillent; le voilà transformé. Il explique à ses pilotes qui l'entourent, et qui, eux, ne connaissent pas le coin.

—"C'est là qu'était l'escadrille. Là, au bord du petit bois, c'étaient les zones de dispersion, organisées par le Commandant ALLIAS. Vous rappelez-vous ce nom-là aussi?... Mais nom de Dieu, qu'est-ce qu'ils ont fait comme boulot, les boches! Ils ont doublé la superficie du terrain, presque! S'ils ont fait ça partout!"...

On a beau se défendre contre "le sentiment," il lui arrive de gagner la partie, de temps en temps; ça ne dure pas longtemps une minute, mais le "sentiment" a marqué son point.

C'est comme cet autre pilote qui m'explique: "Un jour, j'ai eu comme mission de passer au-dessus de deux villages de France." Dans l'un se trouve ma femme, dans l'autre mes parents; Eh bien! ce jour-là je suis allé chercher les photos, chez les gars du service d'interprétation! On n'arrive pas à repérer exactement la maison, bien sur, mais le quartier oui, et même la rue, en regardant bien. Voyez-vous, pour nous, voir la France, c'est devenu du quotidien; c'est passé dans les moeurs; ça fait partie du train-train, de la routine; on n'en parle même plus... Mais il y a quelquefois des coincidences exceptionnelles... Et puis; la première fois qu'on voit la côte, on a beau dire, ça vous fait quand même quelque chose!

CAMPAGNE D'ITALIE

Jun 1940 — "La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre . . ."

—Ch. de Gaulle



Juin 1944—La France Gagne une bataille



LE GENERAL CLARK ET LE GENERAL JUIN

EXTRAIT DE "TIME" 29 MAY 1944

The Newest Allies. One clear reason for the spectacular Allied advance was the heroic determination of the troops Hitler had to stop. Almost unanimously, correspondents picked as their fighting favorites the French troops—Moroccan Goums, Senegalese infantrymen and Algerian riflemen serving under French officers and noncoms. Some of them had actually fought on opposite sides in the Fighting French-Vichy squabbles in Syria three years ago.

Their General Alphonse Pierre Juin

and his high-ranking associates also took the eyes of true soldiers. Said a U. S. tank commander of one daring French brigadier general: "Look at him—right up at the front. They are all that way—goddam emotional but they go right up there with their men."

Watching the business like French Colonials fearlessly scale a steep hill in the face of heavy German machine-gun fire, a U. S. artillery major said: "God! If everybody had the heart to fight the way these Frenchmen do!"



Français En Italie

NUMERO DU 29 MAI 1944
DE LA REVUE "NEWSWEEK"

Les hommes qui ont obligé les Allemands à battre en retraite venaient nombreuses parties du globe. Il y avait des Américains, des Anglais, des Canadiens, des Neo-zélandais, des Hindous, des Polonois et des Français. Parmi eux tous, les Français ont réalisé les gains les plus spectaculaires de la semaine. "Il est difficile d'expliquer les sentiments d'un homme qui combat pour rentrer chez lui" disait un Capitaine Français—"Nos hommes se battaient contre l'enfer pour ramener la paix et le rire en France"—

Tenant le flanc droit de la 5ème Armée, les Français partirent 15 minutes avant l'attaque générale dans la nuit du 11 mai. Par la suite, ils furent l'avant-garde de toute la ligne de bataille. Combattant comme des inspirés, il créèrent ce qui fut officiellement appelé "la première brèche véritable" dans le système de défense nazi. Tout au long d'une trouée de 3 miles dans la ligne "Gustav," ils forcèrent de l'avant et furent les premières troupes alliées à prendre contact avec les avant-postes de la ligne Hitler (au pied du Mont d'Oro) et, aidés par des chars dont les équipages étaient américains, ils furent la première infanterie à percer cette ligne (à Saint Oliva). Leurs progrès, au début de la semaine, permirent au Général Alphonse Pierre Juin, leur Chef, d'envoyer au Général de Gaulle à Alger le message suivant: "Nous poursuivons l'ennemi qui retraite en désordre."

Du poste de commandement d'un colonel, ZEKE COOK, correspondant de

guerre de "Newsweek" auprès des forces françaises, a envoyé ce tableau des "poulus" (1) juste derrière la ligne de feu.

"La route grouille de chars américains M4 et de camions remplis de fantassins français, l'arme en bandoulière. Ils ont l'aspect de "G. I." (2) dans leur habillement kaki et ils portent des plaques d'identité américaines autour du cou. Sur les jeeps, leurs officiers sont téméraires comme des chauffeurs de taxi New-Yorkais, naviguant le long de la colonne sans se soucier des trous d'obus de la route. Allant vers l'arrière viennent des voitures à munitions et des "jeep" avec des blessés sur des brancards placés en travers, les draps qui les couvrent flottant dans le vent. Plus loin, vers l'arrière ils sont transbordés sur des ambulances conduites par des Françaises délivrées qui circulent sur les routes les plus dures d'Italie."

"Les Français ont réalisé une avance moyenne de 3 miles par jour. Les troupes sont en grande partie composées de coloniaux: goums, sénégalais, marocains et algériens—plus quelques échappés de France. Les officiers sont des Français de la Métropole. Leur ardeur au combat a provoqué chez les Nazis le respect et la crainte. Comme l'a dit le Major Archer L. Cochran de Rome (Georgia) dont les chars les appuient: "Ce sont les plus fameuses troupes en ligne."

(1) en Français dans le texte.

(2) initials des mots "Government Issue" qui désignent, tout ce qui est donné aux militaires américains, et par extension les militaires eux-mêmes.



AVANCE EFFECTUÉE PAR LES FRANÇAIS DU 11 MAI AU 2 JUIN 1944

6 JUIN

Commandement Aérien Français aux Etats-Unis

Le 6 Juin, 1944

ORDRE DU JOUR NO. 1

Officiers, Sous-Officiers et Soldats de l'Armée de l'Air aux Etats-Unis

Aujourd'hui, 6 Juin, la Libération de la France a commencé.

Que la joie ne détende pas votre effort, mais le redouble.

La place à regagner est grande dans le monde.

Associés par la fraternité d'armes, par le cœur, à tous nos Allies, aux troupes qui se battent en ce moment sur le sol de France, unissons-nous plus que jamais en ce moment au Chef qui n'a jamais douté que ce jour viendrait, que la France retrouverait sa liberté et sa grandeur, le Général de Gaulle.

C'est dans l'action le sacrifice, l'espérance que le 18 Juin, 1940, il demandait à tous les Français de s'unir à lui.

C'est dans la reconnaissance et la certitude que nous le faisons tout particulièrement aujourd'hui.

VIVE LA FRANCE

VIVENT LES ALLIES

Le Général de Brigade Aérienne
Charles Luguet

Commandant des Eléments Air
aux Etats-Unis.

D'Une Amie . . .

LE 6 JUIN 1944

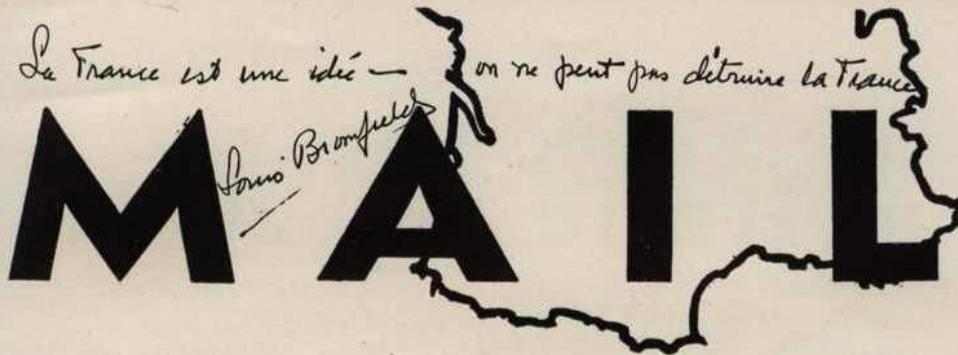
F.MAIL a reçu le message téléphonique suivant de Mrs. Patterson, épouse du Secrétaire d'Etat-Adjoint à la Guerre:

—Au moment où les troupes alliées viennent de débarquer en France, je vous demande de faire connaître à tous les membres de votre Mission les prières que nous faisons pour la libération de la FRANCE. Le peuple Américain est aujourd'hui tout près du peuple Français.

Restaurant Courte

Telephone: CI 79158

11 WEST 56th STREET
NEW YORK CITY



Qui a donc a prononcé ces paroles martelées comme une rafale de 12, 7 . . . et tous de chercher:

Les malins savent, risquent des noms, les lettres cherchent et semblent se souvenir; des noms Francais . . . quelques noms étrangers: KIPLING, . . . d'AN-NUNZIO . . .

Pourtant vous le connaissez: il n'est pas un Français qui n'ait lu au moins un de ses livres: celui qui a enchanté votre adolescence lorsque vous ne recherchiez que la griserie de l'action, rapide comme un bond de poulin; puisque plus tard vous avez rouvert, car vous aimiez alors la couleur qui chante à l'oeil comme une source de montagne; et lorsqu' après 1940 tant de Français, se sont souvenus qu'un homme n'est pas un Homme s'il ne pense pas, vous l'avez repris et vous l'avez relu lentement, en méditant chacune de ses pages puissantes; vous laissez le livre ouvert en le quittant, de peur de rompre le charme, tant celui-ci était fort, car vous aviez appris à savoir être avare de vos plaisirs et de vos joies.

Louis BROMFIELD, l'auteur de "LA MOUSSON," est venu à Craig field et il y est venu pour les Français:

De passage aux environs de Selma, il avait appris la veille que des Cadets

Français se trouvaient à Craig field. Malgré un horaire chargé, minuté dans ses moindres détails, il a tenu à venir nous voir, mieux, nous parler.

Le Captain L. PRYOR et son Adjoint le Lieutenant IRWIN a qui il le demanda, organisèrent immédiatement sa venue au terrain et un déjeuner au Club.

Je l'ai vu apparaître à contre-jour et j'ai été surpris par sa stature magnifique, frappé par son sourire; et puis très vite par deux petits détails, de ces détails, qui créent immédiatement une atmosphère, un ruban rouge à sa boutonnière et dans son français un accent chantant qui revenait parfois et qui sonnait à mon oreille comme l'Angélus d'un clocher familial.

Nous avons déjeuné au Club, de l'habituelle "vegetable soup" et des "mashed potatoes," "iced tea" et "milk" que faisait oublier l'évocation des plats paysans de mon pays: la 'garbure,' le "toro" de Saint-Jean de Luz, et l'incomparable jambon de Bayonne auquel je ne peux penser sans rougir de honte en mangeant ici du jambon sucré à la canelle.

Mr. Louis BROMFIELD a habité quinze ans en France, à Senlis, où il a une ferme. Il a aussi été pendant près de dix ans, je crois, un des fervents du

solitaire Socoa, près de Saint Jean de Luz, où sa belle villa, dominait la rade, perchée sur la colline Sud, au pied de laquelle devait venir s'installer plus tard le Yatch Club. Il était accompagné par un de ses amis et collaborateurs qui habita avec lui en France.

L'accent basque, avec ses terminaisons chantantes, se retrouve parfois chez Monsieur Louis BROMFIELD. Il semble l'aimer et en être fier et il sait en apprécier toute la musicalité un peu naïve.

Un petit détail entre beaucoup d'autres traduit à quel point est parfaite la connaissance que le Maître a de notre Pays et de nos habitudes même en ce qu'elles ont de suranné et de puéril: Comme une carte de visite circulait autour de la table de mains en mains, le Colonel DAROIS, la prenant, eut le geste si Français d'en apprécier la gravure d'un coup de doigt rapide et discret, pour le plus grand amusement de nos hôtes qui semblaient l'attendre, et y retrouver après long-temps, un geste familier et que l'on aime, comme le salut de la main que faisaient autrefois, en une France heureuse, nos paysans aux voyageurs des trains.

Le grand écrivain avait demandé à parler aux Français et c'est au "Theatre du Post" que ceux-ci étaient rassemblés, y compris le XI ème détachement arrivé la veille et qui aura eu la chance de commercer sa nouvelle vie américaine par une conférence en français de Monsieur Louis BROMFIELD, dont voici les prin-

J'avais laissé Saint Louis se chauffant sous un soleil déjà printanier. Mais c'est sous la neige que j'arrivais dans la "Wonder City," mes yeux écarquillés cherchant vainement à percer la brume. Où étaient donc ces fameux "gratte-ciel"? Le train roulait depuis quelque temps déjà dans la proche banlieue, et seul un bloc de bâtiments plus hauts que les autres m'était apparu dans le brouillard. Hélas! Nous entrions bientôt sous un long tunnel, pour en ressortir entre deux murs immenses en haut desquels, risquant un torticolis, je parvins à apercevoir un peu de ciel gris.

"Pennsylvania Station" annonçait déjà le "trainman" et les gens descendaient des filets, sacs et valises, indifférents à ce paysage, probablement apprécié d'eux auparavant.

Du taxi qui m'emportait, quelques majestueux gratte-ciel m'apparurent, géants gris émergeant d'un piedestal de brume, calmes et formidables. Puis ce fut la traversée de Central Park endormi sous la neige, ou un "Looks like snow" de mon conducteur n'amena qu'une réponse peu enthousiaste de son passager, d'ailleurs

fort occupé à admirer deux immenses tours surgissant d'un building voisin.

Et ainsi j'arrivais devant un gratte-ciel, du 26ème étage duquel mon hôte me fit admirer la ville: Des bâtiments de tous étages, d'où émergeaient, d'immenses tours aux toits bizarres: L'un vert, orné d'étranges figures dorées, un autre brun, en pointe, un autre conique, surmontant de grandes fenêtres ogivales, enfin une floraison de toits en terrasse. C'était New York!

Mais ce n'est que le lendemain, par un temps splendide, que je vis vraiment la "Première cité du monde," à la fin de la visite du Rockefeller Center, sous la conduite d'une charmante, jeune guide qui expliquait au groupe de touristes dont je faisais partie les beautés du lieu: Treize buildings composent le Centre, vingt six mille employés y travaillent; vous êtes dans le troisième building du monde, voici le plus grand cinéma music-hall du monde, cette salle à soixante pieds de haut, cette cage d'ascenseur à couté vingt mille dollars, ce building de 36 étages que vous voyez là-bas a été bati

VISITE A

en cent quatorze jours, etc., etc. . . . A la fin donc de notre "exploration," New York s'offrit à notre vue du haut du 70ème étage du RCA building. Et mes yeux émerveillés contemplèrent l'île de Manhattan, avec ses rues en carré, son premier groupe de gratte ciel à la pointe, distinct du notre immense forêt de tours pointant vers le ciel; le rectangle Central Park, immense tache verte au milieu du gris-brun de la ville. Au loin, une toute petite statue de la Liberté tendait vers le ciel un bras minuscule, tandis que Brooklyn et Queens d'un côté, Jersey City de l'autre me paraissaient plutôt un entassement de gros blocs noirs.

A nouveau dans la rue, je ne pouvais m'empêcher de regarder en l'air, ce qui n'attira heureusement aucun accident de circulation, les New Yorkais étant probablement habitués à ce genre de touristes.

Une nouvelle saute de temps m'ayant empêché d'aller voir un cloître autrichien transporté pierre par pierre, ce fut le

LOUIS FIELD

cipaux passages:

Chers amis,

Je vous demande pardon de vous avoir dérangé pendant la chaleur mais j'ai voulu dire quelques mots sur la France

"J'ai passé la moitié de ma vie en France à Senlis à coté de Paris où j'ai une ferme, et mon plus grand plaisir était de travailler à ma ferme à coté des agriculteurs Français, mes voisins . . . Il me tarde aussi de pouvoir y revenir, après la Guerre . . .

Pendant la guerre j'étais officier de liaison et j'ai bien appris à connaître et à aimer les Français. (L'écrivain est titulaire de la Légion d'Honneur et de la Croix de Guerre 1914-1918.)

Je suis sur que vous êtes étonnés de la richesse de mon Pays, après les souffrances de la France et de l'Afrique du Nord: de retrouver dans les richesses et la civilisation de mon Pays la trace de la

France; partout dans toutes les grandes villes, dans les campagnes il y a toujours un petit quelque chose qui rappelle votre culture et votre civilisation . . .

J'ai fait la dernière guerre au milieu des Poilus, je les ai bien connu; tous les Français comme le "Poilu" sont capables de faire de belles choses.

Je suis fier aussi d'être membre honoraire de la Société des Jardins Ouvriers car je suis un grand jardinier et j'ai été un des premiers à avoir un tel jardin. J'aime la terre aussi bien que les Fran-

cais l'aime. Je ne connais pas d'homme plus heureux que l'ouvrier Français. J'ai écrit un article qui s'intitule "L'Homme le plus Heureux du Monde" et j'ai choisi comme sujet, mon voisin, un Français, qui avait sa maison, sa femme et ses enfants et qui était très heureux lorsqu'il cultivait son jardin. Ce Français possède les qualités qui font d'un citoyen "un vrai citoyen." Nous n'avons pas beaucoup d'hommes comme celui-là . . .

La France est le Pays le plus démocratique du Monde, et nous travaillons ici à l'avenir de la France.

Je pense que la Victoire n'est pas loin et l'avenir de la France est certain pour toujours car elle ne peut disparaître . . .

La France est une idée; on ne peut pas détruire la France.

Je vous quitte en vous disant que si l'Europe devait périr un jour le dernier homme qui resterait, serait un Français penché sur sa Terre qu'il aime en train de cultiver son jardin."

Comme il est agréable et réconfortant d'entendre et de méditer de telles paroles . . .

Capitaine Lamaison



Louis Bromfield, assis au bureau du Capitaine Lamaison, vient de signer un humero de "F. Mail" dont la reproduction sert de titre à cet article.

NEW YORK

Stock Exchange qui, le lendemain, reçut ma visite. Après avoir erré quelque temps dans les rues les plus étroites entourées des murs les plus hauts de la ville, sorte d'immense caveau où l'on a parfois la chance d'apercevoir le soleil, j'entrais dans une espèce de fourmillière gigantesque, où un très aimable gardien, revolver au côté, me donna les explications nécessaires pour en comprendre le fonctionnement, pendant qu'à côté de moi se brassaient des millions (de dollars bien entendu). Après quoi, le sort de quelques fortunes s'étant décidé pendant les vingt minutes de ma visite, je déposais modestement cinq cents dans la "fare box" du bus qui me ramenait chez moi, pensant qu'après tout j'aurais pu acquérir avec cette somme, au dix-septième siècle, une partie de l'île de Manhattan, achetée à l'époque vingt dollars aux Indiens par un envoyé Hollandais.

Comme prévu, le lendemain étant un jour radieux j'escaladais allégrement (en ascenseur) les 102 étages de l'Empire

State Building, où une gracieuse liftière me conseilla d'"avaler," mes oreilles commençant à ressentir les effets dus aux hautes altitudes. Et ainsi, de l'observatoire, j'admirais à peu près ce qu'un élève bombardier peut apercevoir du haut de son "trailer." Une mécanique géante paraissait régler la circulation, 1200 pieds plus bas, et j'appréciais en passant l'adresse des chauffeurs passant si près les uns des autres! Comme les gratte-ciels qui m'avaient paru énormes de la rue étaient négligeables à présent! "Mon" building semblait un suzerain à qui ses vassaux venaient rendre hommage . . . Une fois redescendu, mon imagination errait encore sur ce trône, ce qui me fit oublier d'acheter une de ces cartes où sont résumées toutes les impressions que peut avoir le visiteur sur New York et ses monuments.

Déjà, Broadway n'avait pas manqué de m'attirer. Sortant de rues plutôt sombres, j'étais tombé brusquement sur une artère brillamment éclairée, où circulait une foule des plus disparates. Ce n'étaient que marins, soldats, étudiants des deux sexes, déambulant gaiement devant les

façades d'innombrables cinémas, music-halls, dancings, tandis qu'à la devanture des boutiques d'alléchants "hot dogs" venaient rappeler que l'homme ne vit pas que de danse et de spectacle. Cela durait à peu près toute la nuit. Et j'avais entendu parler de black out à New York!

Enfin, le dernier jour, pour voir encore quelque chose de "grand," je franchis la porte du Musée d'Histoire Naturelle, où, je pus voir, entre une carapace de tortue géante qui avait du peser vivante 500 livres, et une gueule de crocodile préhistorique, celui-ci de longueur supposée 45 pieds, le squelette parfaitement reconstruit d'un plésiosaure mesurant 66 pieds de la tête à la queue à côté d'autres plus petits (si l'on peut dire); cependant qu'au milieu des salles "marines" trônait une vraie baleine . . . empaillée!

Puis, les yeux encore pleins de visions grandioses, les oreilles résonnant des "First in the world," je quittais New York, sous la pluie cette fois, tandis que, derrière moi, agitation journalière de sept millions et demi d'êtres humains commençait . . .

Henry de Boisboissel

"BONHOMME RICHARD"

Voici un mois, le porte-avion "BONHOMME RICHARD" a été lancé.

Au même moment le contre-torpilleur français "Sénégalais" construit dans les chantiers américains de Wilmington remportait une splendide victoire. Deux petits faits qui se rattachent à une histoire...

I.—Le premier "Bonhomme Richard" est un navire français le "Duc de Duras" ancienne malle de la Compagnie des Indes, construit à Lorient dans les chantiers de MM. CROIGNARD et Blaise OLIVIER. La Marine Royale l'offre à un vaillant capitaine américain John Paul Jones. L'équipage est composé moitié de marins volontaires américains, moitié de volontaires français. Parmi ceux-ci les fusiliers marins du Lt-Colonel CHAMIL-LARD feront bientôt merveille, la marraine est Adelaide de Chaumont. Pour baptiser son filleul elle choisit "Bonhomme Richard" d'un petit livre qui faisait alors fureur intitulé "les Maximes du pauvre Richard".

Au début du mois février 1778 le "Bonhomme Richard" d'un petit livre qui quitte la baie de Quiberon. De son bord l'Amiral LAMOTTE-PICQUET fait saluer pour la première fois au monde, les couleurs américaines flottant sur un bateau de guerre. La Marine des Etats-Unis commence. Elle va s'illustrer sans délai. Au large de FLAMBOROUGH (Hall Head) le "Bonhomme Richard" engage le combat contre le "SERAPIS" orgueil de la Marine Royale Britannique. Après deux jours de combat le Commodore anglais PEARSON fait amener son pavillon. John Paul Jones "Chevalier de

la Mer" et son équipage franco-américain connaissent avec le vaisseau donné par la France la gloire d'une première victoire commune.

II.—165 années tard, le 13 Février 1944, le Président ROOSEVELT lui-même tient à remettre au Chef de la Mission Navale Française à Washington l'Amiral FENARD et par son intermédiaire au peuple français le premier contre-torpilleur construit par l'Amérique "LE SENEGALAIS". A cette occasion, le Président Roosevelt prononce les paroles suivantes:

—"L'acte qui s'accomplit aujourd'hui, en un sens ne doit pas être considéré seulement comme une application du prêt-location. Mais plutôt du prêt-location à rebours. Car dans les premiers jours de notre histoire nationale la situation était renversée. Alors, au lieu de la France recevant un bateau construit par les américains, la jeune nation américaine était heureuse de recevoir un bateau fait en France par des français, le Bonhomme Richard un bateau qui se rendit célèbre sous le Commandement de John Paul Jones aux jours d'enfance de notre Marine."—

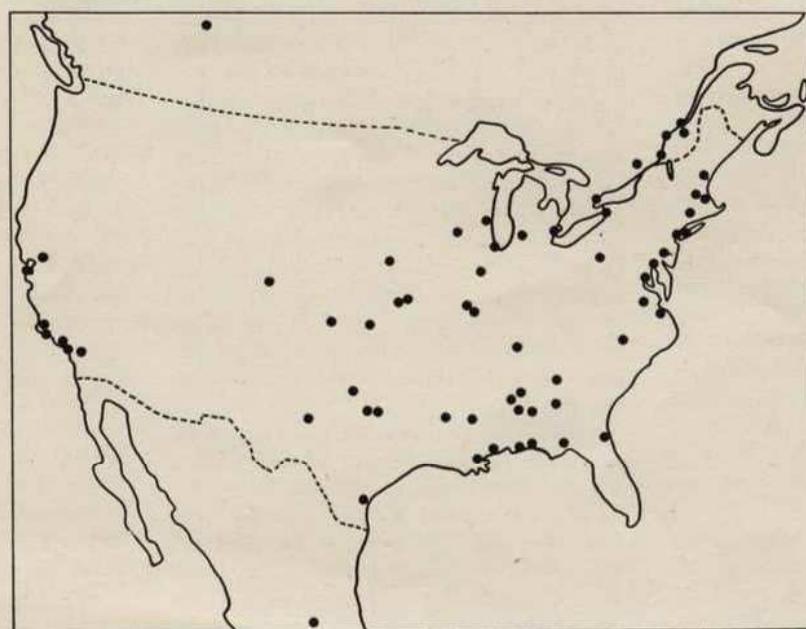
et il termine:

"Bonne Chance" Sénégalais et "Bonne Chasse"!...

Fier de ce message, quelques semaines après le "Sénégalais" prend la haute mer et rejoint son secteur de bataille. Le secret militaire ne permet pas encore de dévoiler ses prouesses. Mais le "Times Herald" a résumé l'exploit.

Merci..."Sénégalais"...

Où Lit-on - F. Mail...?



ARMEE DE L'AIR

La vie des Ailes francaises

"Le problème qui se pose à tous les Français, déclare M. Grenier, n'est pas de reconquérir un prestige moral que la France n'a pas perdu, mais de retrouver la puissance matérielle.

"Les ailes françaises n'ont jamais été absentes du combat. Grâce à nos escadrilles Ile de France, Bretagne, Normandie, Lorraine, Artois et Picardie. D'autre part, nos transports aériens militaires augmentés des services de la Société Air-France couvrent actuellement un réseau de 62.045 kilomètres. Ils ont été militarisés et placés le 24 février dernier dans une organisation unique sous la direction du Commissariat à l'air. Celui-ci procède à un reclassement des lignes qui permettra d'assurer les parcours suivants: Partant d'Alger, vers Brazavile et Pointe-Noire, une fois par semaine.

Vers Tananarive par Fort-Lamy, une fois par quinzaine.

Vers Dakar, une fois par semaine.

Vers Casablanca, six fois par semaine.

Vers Ajaccio, trois fois par semaine.

Vers Tunis, sept fois par semaine.

Vers Naples, une fois par semaine.

Vers Moscou, une fois par quinzaine.

Vers Damas, une fois par semaine, avec liaison mensuelle sur Djibouti et Tananarive via Le Caire.

Vers Dakar et Pointe-Noire, une fois par semaine.

Le tout représente un parcours mensuel dépassant 450.000 kilomètres.

Création de Comités "mixtes"

Le commissaire à l'Air adresse la reconnaissance de la Nation aux dirigeants comme aux équipages des lignes et au personnel des ateliers aéronautiques. Il expose le double but que recherche son ministère : équiper des unités pouvant constituer l'ensemble cohérent d'une aviation militaire indépendante ; prévoir une organisation susceptible de s'adapter, une fois la paix revenue, aux liaisons de la métropole avec les territoires de la France d'outre-mer.

AU COURS D'UNE CONFERENCE DE PRESSE M. FERNAND GRENIER COMMISSAIRE A L'AIR PARLE DE L'ORGANISATION DE L'AVIATION

M. Grenier nous parle ensuite des comités mixtes à la production qu'un décret du C. F. L. N. vient d'instituer. Ils permettront : 1° l'examen et l'application des propositions d'amélioration technique faites aussi bien par la direction que par le personnel ; 2° de développer l'esprit d'initiative ; 3° de combattre la routine.

"Ces comités, estime M. Grenier, apporteront une contribution effective, non seulement à l'effort de guerre, mais encore à la construction de cette France nouvelle, pour laquelle tant de Français combattent et meurent chaque jour."

Avancement et épuration

Sur la question de l'avancement, le commissaire à l'Air a cette position très nette : le seul mérite en décidera, jamais les sollicitations. Une importante décision est à l'étude, celle de nommer au grade de sous-lieutenant à titre provisoire, les sous-officiers du personnel navigant répondant à certaines conditions. Ceci pour leur éviter un sentiment d'inferiorité lorsqu'ils atterrissent sur les bases alliées ou tous les pilotes sont officiers.

Au sujet de l'épuration de l'armée de l'Air, voici la conception de M. Grenier : "Des hommes ont pu se tromper, ou concevoir leur devoir d'une manière erronée. C'est le passé... Chacun sera apprécié, non pas sur ce qu'il pensait hier, mais sur ce qu'il fait aujourd'hui. Généreux dans l'oubli des fautes du passé, je serai plus sévère pour le présent. Toute besogne de trahison, si elle se traduisait, serait sanctionnée d'une manière rapide et exemplaire."

De même, le commissaire à l'Air ne toléra dans l'aviation aucune forme de racisme.

Pour les soldats

La vie matérielle et morale des hommes doit constituer une souci permanent pour les chefs. M. Grenier désire moins de

rapports, moins de paperasses, mais plus de contacts entre supérieurs et subordonnés. Il exige le respect de la discipline, mais vient d'interdire la punition dite de "la pelote", qui était encore en usage dans quelques rares unités.

Enfin, M. Grenier signale que des envois de livres et de journaux seront bien accueillis dans les foyers de l'aviation.

Les formations féminines

800 volontaires servent dans le corps féminin et 300 stagiaires suivent leurs cours. Le ministre a supprimé le mot "auxiliaire" dans l'appellation que reste désormais "Corps féminin".

Il a concrétisé son sentiment sur l'importance de la participation féminine en faisant entrer une volontaire, lieutenant, dans son cabinet.

Nouvelle organisation du Commissariat

Le fait de n'avoir pas nommé de chef de cabinet militaire est expliqué par M. Grenier comme résultant de la nécessité de prendre des contacts directs avec chacun des officiers du cabinet militaire.

Chaque samedi, les cabinets civil et militaire se réunissent avec le ministre pour faire le bilan de la semaine passée et le plan de la suivante.

Enfin, M. Grenier entend simplifier l'administration militaire trop lente et trop couteuse.

Des questions

Interrogé sur l'escadrille Travail qu'il avait été question l'année dernière d'acquérir avec les fonds versés par les travailleurs le 1er mai, le commissaire à l'Air indique que le nom de "Travail" sera donné à la première escadrille composée d'appareils fournis par les Etats-Unis.

Un journaliste ayant demandé si les techniciens étaient assez nombreux en Afrique du Nord, le commissaire à l'Air répond qu'il convient à la fois de compter sur les valeurs techniques rencontrées dans ce pays et de prévoir à cet égard les ressources de la métropole.

Enfin, l'occasion lui est donnée de faire cette déclaration :

"Un commissaire à l'Air a le devoir de ne pas faire état de sa conviction politique dans le fonctionnement de son ministère. Pour moi, je préfère un officier, d'opinion conservatrice haut technicien, à un communiste de moins de valeur."

DE PYTHAGORE A WALT DISNEY

"Cogitations Electro-Metaphysique" D'un Eleve Radio

A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert . . .

Nul n'ignore le "sonnet des voyelles" d'Arthur Rimbaud.

Gardons nous de juger ce génial prophète sans barbe.

Que penser du spectre des voyelles? Mystérieux? peut-être.

Evident? Sans doute. En tout cas, l'alphabet a bon dos.

Disons seulement absurde et puéril (1)

En effet, mon raisonnement repose sur l'absurde j'ose dire qu'il y trouve son objet et son sujet.

Quoiqu'il en soit, nous serons brefs. Remontons au déluge.

Ne nous y attardons pas. Saluons, malgré tout, au passage la mémoire du Maréchal de Mac-Mahon (que d'eau! Que d'eau!)

Notre route aboutira, logiquement ou non, au paradis terrestre (3). Là vivait, dans l'absurdité pure et la paix du Seigneur, notre père Adam.

Or, il advint, un jour, que Dieu fit la femme.

Cette dualité fondait la comparaison et le syllogisme.

La première erreur suivit de près. Cette erreur fondamentale, que Bergson nomme "péché originel," figure dans le

"Larousse" sous le nom commun d'Intelligence.

Sous l'impulsion de l'erreur susdite, l'Univers se met en branle. Il tourne encore. Ne nous indignons pas, Dieu a pourvu l'espace du premier mystère, la femme (tant pis pour M. de Montherlant).

Plus tard viendra la clé.

Cette clé constitue le premier symbole, la croix.

La fusion du mystère du symbole produit la Solution.

L'effort vers la solution, la vie.

Cet effort, qui nous empêche de l'appeler Intelligence!

Supposons que l'intelligence soit la vibration.

L'histoire se réduit à un faisceau de vibrations en discordance de phase.

La géographie prétend localiser les sources d'ondes.

A cet égard, le bassin méditerranéen joue le rôle d'un puissant générateur.

Le jet d'alternances, à force de reflexions et de fusions perd sa structure initiale, les sinusoides s'enrichissent de bruits, en d'autres termes la civilisation-mère se différencie.

La nécessité de la mesure se fait alors sentir. L'instrument final dont la découverte reste à faire consume, a consommé et consumera bien des cervelles.

Cette combustion n'est autre que le progrès de Karl Marx.

Avertissement: Cet article était primitivement destiné à soutenir l'annonce de publicité d'une maison de repos.

par le Sergent Eychenne

Ne nous égarons pas dans les définitions, l'instrument de mesure qui nous occupe: Descartes, prudent, l'assimile à Dieu, d'autres plus hardis en font la table des correspondances. Nous retiendrons l'expression, bien que "géanthropomètre" semble plus exact et si doux à l'oreille.

Par ailleurs, de fil en aiguille, de Moïse à Einstein, la dite table a subi de rudes secousses. Qu'en pense Pythagore?

Nous n'en savons rien . . .

Mais Pythagore a imaginé l'alphabet tabulaire. On lui doit, gratitude et respect. Paix à ses cendres.

Après lui, la recherche obstinée se poursuit à travers le temps, sans répit comme sans succès.

Les siècles s'empilent consciencieusement, en Moyen Age et temps Modernes (voir Malet et Isaac) secrétant là et là.

Alberts petits et grands, Cagliostros et pierres philosophales.

Le scientisme se dégage du mysticisme par l'usage de la poudre à canon, de l'opium et de la magie noire.

La transe se tourne en délire.

En somme, peu de chose si ce n'est "l'homme est si nécessairement fou, que ce serait être fou, par un autre tour de folie, de n'être pas fou."

Finalement, de la nébuleuse primitive s'élançent des ramifications précises, (n'oublions les rameaux secondaires) --

Deux mouvements subsistant, étroitement liés, la tendance intelligente et le symbolisme artistique.

Il serait aisément d'affirmer l'unité complète des deux voies. Une représentation graphique de la démonstration-type nous offre l'aspect de deux nervures symétriques. Un ensemble musical est réductible à un schéma équivalent.

Dans les deux cas, une base d'appui réversible.

Un procès dans le premier, un rythme dans le second.

L'espace inter-linéaire constitue la réalité perceptible dans l'un et dans l'autre: les sons.

Un schéma d'ensemble nous donne un tronc de cône. La base inférieure est le perceptible qui devient généralisation et ainsi de suite . . . Evidemment le cône n'est pas à sens unique, et même, le cercle de Tycho-Brahe ou la sphère de Galilée sont défendables.

Peu importe . . .

Nous concluons de ce charabia que la moustache d'un gendarme est vibration au même titre que la 5ème symphonie de Tchaikovsky. Nous aurions pu dire en toute justice que Finalité est un mot,

que ce mot renferme un amalgane coloré=F—(jaune paille)—I—(rouge cuivre)—N—(gris fer)—

A—(bleu ardoise)—L—(vert bouteille)—i—(rouge étincelle)—

T—(beige)—e—(bleu-ciel) l'ensemble est gris-bleu.

Une version équivalente serait 714.732.93 (2)

Une telle distillation nous conduit à Wagner, Wagner à Baudelaire, Baudelaire à Walt Disney. L'insuffisance de nos moyens nous interdit d'inclure dans la chaîne Shakespeare et Péguy.

Cette chaîne, qui n'en est pas une, symbolise le lieu géométrique des découvertes intuitives.

Chacune d'elles a résolu dans l'absurde le problème du mystère par le symbole.

Mais ici le langage articulé a épousé ses possibilités intelligibles, le pli logique s'est trop durement imprimé sur notre monde. Nous n'irons pas plus loin.

La solution est partout dans le sens de nulle part, si l'on ne juge pas, si l'on ne sent pas; en d'autres termes la solution est Rien, un Rien ou l'on s'intègre comme par osmose, un Rien dans son essence extra-symbolique.

Le caillou du chemin est Rien, le "Boléro" de Ravel est à la fois Rien et le symbole de Rien. Ce dualisme nous ramène au dualisme primitif. A quoi bon, alors la table des correspondances?

"La Nature est un temple où de vivants piliers

Laissent parfois sortir de confuses paroles

L'homme y passe à travers des forêts de symboles

Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent

Dans une ténébreuse et profonde unité

Vaste comme la nuit et comme la clarté

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent"—

P.S. (1) Puéril—exigerait une étude approfondie du symbolisme chez l'enfant, nous y penserons. En attendant, revoyez, si possible, "Blanche Neige et les Sept Nains."

(2) Nous sommes prêts à envoyer, à quiconque serait assez sot pour nous en faire la demande (voie hiérarchique, pour les militaires) une traduction en chiffres ou en couleur de l'air bien connu "Pistol Packing Mama . . . ou de l'Internationale".

(3) J'entends par paradis terrestre un paradis où l'on ne s'ennuie pas (Et Dieu sait s'il y en a peu).

N. N. A.



Guerlain

Parfumeurs

444 Madison Avenue, New York

—GRAND MARNIER—BARDINET—

Grand Marnier

CORDON ROUGE . . . 80 Proof

MARNIER-LAPOSTOLLE, INC., Morrisville, Pa.

LES LIQUEURS Bardinet

BARDINET EXPORTS, INC., Morrisville, Pa.

Made in U. S. A.

SOLE AGENTS FOR U.S.A. **CONTINENTAL IMPORT DIVISION** R. C. WILLIAMS & CO. INC., NEW YORK, N. Y.

BASIC ENGLISH

"Il pleut sur la ville, . . ." mes amis. Et cela, semble-t-il, depuis des jours et des semaines. Voilà pourquoi, après un retard de quinze jours, le 7ème Détachement ne nous quitte qu'à présent. Alors, une fois les cours ordinaires terminés, les interprètes du Ground School, s'étant mis personnellement à la disposition du commandement français, ont eu le plaisir de pouvoir combler la lacune en faisant quelques cours de code Morse et d'anglais. Je tiens à nommer Messieurs Dunwody et de Gravelines dont on se souviendra sans doute. C'est le premier qui a fait le Morse et il n'a pas tardé à acquérir le sobriquet de M. Dadida.

Dans le cours d'anglais, pour éviter de rabâcher de vieilles histoires, nous nous étions proposés de présenter, non pas, une fois de plus, les "éléments de grammaire et de syntaxe anglaises," mais au contraire le *Basic English*. Le terme de *Basic English* n'est probablement pas inconnu. Cependant il n'est peut-être pas inutile de préciser.

C'est vers 1920 que C. K. Ogden, psychologue anglais, et son collaborateur, I. A. Richards, de Harvard University, au cours de la préparation d'un ouvrage de psychologie linguistique portant le titre de *The Meaning of Meaning* (Que signifie la signification?), ont fait la découverte qui devait donner le *Basic English*.⁽¹⁾

Pour arriver à une compréhension plus exacte de la "signification" des mots, du rapport qui existe entre l'expérience du mot lui-même et l'expérience de la chose représentée par le symbole, les auteurs se sont soumis à une discipline sévère d'analyse et de définition; analyse de sens qui précède nécessairement toute définition, et analyse de langue qui doit rendre évidente la première, et qui est effectivement la définition. Ils ont trouvé que la langue anglaise se prêtait à cette tâche avec cette particularité: dans les définitions revenaient constamment un certain nombre de termes, verbes et prépositions-adverbes, auxquels Ogden a donné le nom de *operators*, que l'on peut traduire par "mots-outils." Le procédé de définition lui-même démontrait combien de fois il est possible, pour exprimer une idée, de la définir au lieu de la nommer. C'est ainsi que l'on peut très bien dire "vitre ou l'on se regarde" au lieu de "miroir," sans risquer de ne pas se faire comprendre, et sans tomber dans la préciosité de "conseiller des graces." Est-il besoin de rappeler que bien avant le *Basic English*, l'anglais a dit "looking-glass" pour "mirror"?

Comme presque toutes les langues modernes d'Europe, l'anglais est une langue analytique, c'est-à-dire qu'il exprime en termes multiples une idée complexe. En

latin, par exemple, on disait *dixi*. A y bien regarder, dans ce seul mot se trouvent indiquées non moins de quatre concepts séparables: (a) le sens de "dire"; (b) le temps prétérit ou parfait; (c) la première personne du (d) singulier. Le français traduit par "j'ai dit", l'anglais par *I have spoken*, exprimant l'un et l'autre, en trois mots ce que les Romains rendaient par un seul. Le français "je monte, je descends" se traduisent, le plus souvent, par *I go up, I go down*, alors même qu'il existe dans la langue les formes *I ascend, I climb*, d'une part, et *I descend*, de l'autre. Mais il y a davantage: là où *I go up* suffit à l'expression du présent proverbial, un temps dont la valeur est très générale, comme dans les proverbes, le présent narratif et le présent descriptif, beaucoup plus fréquents que le premier, demandent tous les deux la forme *I am going up*. Nous avons ici une construction encore plus analytique. Et désormais on n'aura qu'à substituer le passé du verbe *to be*, qu'à dire *was* au lieu de *am*, pour obtenir l'imparfait de *to go up*.

Ernest F. Haden Interprète au Ground-School A Tuscaloosa

Or sur six cents substantifs que comprend la liste du *Basic English*, la moitié environ est formée de noms qui sont en même temps la forme radicale de verbes. Par conséquent, en ajoutant le suffixe *-ing* et en construisant comme nous venous de voir *I am (was) going up*, on aura trois cents verbes au présent et à l'imparfait de l'indicatif. Pourquoi, dès lors, se donner la peine d'apprendre des conjugaisons sans fin, surtout de verbes irréguliers, si l'on peut se tirer d'affaire à si bon compte. Le futur n'offre pas plus de difficulté. Ceci n'est qu'un exemple de la simplification possible de la grammaire par suite de cette tendance à l'analyse.

En somme, le principe du *Basic English* est celui-ci: en n'employant que le plus petit nombre de mots possible, qui sera de la plus grande utilité possible pour exprimer les idées les plus variées, définir plutôt que dénommer, décrire au lieu de qualifier, tout en profitant de la tendance à l'analyse syntaxique que l'anglais a développée au cours de son évolution.

Après une dizaine d'années de recherches, d'essais, de vérifications, d'expériences de la part de Ogden et de ses disciples, en 1929 a paru la liste du *Basic English*: 850 vocables, comprenant une centaine de mots-outils, parmi lesquels seize verbes primaires; six cents substantifs, dont la moitié environ sont

des radicaux de verbes; cent cinquante adjectifs ("qualifiers"); moins d'une douzaine de règles de grammaire qui régissent non seulement la structure de la phrase, mais encore les moyens de dérivation, tels que celui que nous avons indiqué plus haut pour la formation des présents et des imparfaits. Ce petit nombre de mots suffirait, disaient les partisans du système, à exprimer tout ce que l'on aurait lieu de dire dans les situations ordinaires de la vie journalière.⁽²⁾

Quant au style, le *Basic English*, il est vrai, peut parfois laisser à désirer. Il est évident que l'expression est plus touffue que variée, que la définition demande davantage de mots que la dénomination pure et simple. On trouvera par conséquent des répétitions, des longueurs, mais, répétons-le, il n'est pas question de stylistique: il suffit, pratiquement parlant, de se faire comprendre. Pour s'assurer des possibilités, et de ce qui a déjà été réalisé, on se reportera à la liste des volumes, une cinquantaine environ, qui ont déjà paru en *Basic English*. On pourra se les procurer chez Barnes et Noble.

Du point de vue pédagogique, le *Basic English* offre un très grand avantage: on peut promettre à une classe, même de débutants, une compétence suffisante au bout d'un temps plus ou moins court. Un élève avisé pourra se rendre maître du *Basic English* en un an d'étude. Qui peut se flatter d'avoir jamais atteint à la maîtrise de toute la langue? Et rappelons le dicton: Qui trop embrasse, mal étreint.

S'il est vrai que C. K. Ogden, entre autres, s'intéresse à la question d'une langue universelle, et qu'il croit que le *Basic English* répond aux exigences de celle-ci, nous n'avons pas à nous en occuper ici. Il n'est pas nécessaire non plus de savoir si l'anglais est ou doit devenir la langue internationale. Il est acquis, pensons-nous, que ceux qui ont la chance de se trouver pendant quelques mois dans ce pays, voudront profiter de l'occasion. Le Cadet français fera donc bien, croyons-nous, de se proposer le programme suivant: d'apprendre à parler et à écrire le *Basic English*, tout en s'exerçant à comprendre l'anglais ordinaire tant écrit que parlé.

En effet, le *Basic English* servira non seulement de minimum indispensable, mais aussi de première étape dans l'étude plus approfondie de l'anglais. Le fait important est ceci: l'élève n'aura rien à désapprendre en allant au-delà du *Basic English*. Comme on a pu dire avec raison que ce qui n'est pas clair n'est pas français, on peut affirmer que tout ce qui est bien exprimé en *Basic English* est bien dit en anglais.

(1) Il y a dans le mot *BASIC* une double intention: 1) l'idée de 'fondement' (sur quoi repose la structure entière), et 2) le jeu de mot qui réside dans cette espèce d'acrostiche: *B(ritish) A(merican) S(cientific) I(nternational) C(ommercial)*.

(2) On trouvera utile et commode le petit livre de C. K. Ogden, *The Basic Words*, chez Barnes et Noble, 5th Avenue at 18th St., New York 3, N. Y. (\$1.10) qui donne la liste complète, avec les traductions françaises, de tous les mots, dans leurs diverses acceptations.

BASIC ENGLISH

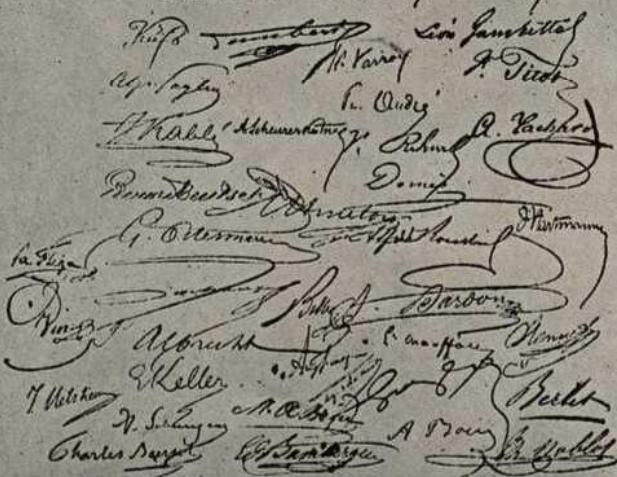
OPERATIONS 100 ETC		THINGS				QUALITIES				EXAMPLES OF WORD ORDER	
		400 General		200 Pictured		100 General		50 Opposites			
COME	ACCOUNT	EDUCATION	METAL	SENSE	ANGLE	KNEE	ABLE	AWAKE			
GET	ACT	EFFECT	MIDDLE	SERVANT	ANT	KNIFE	ACID	BAD			
GIVE	ADDITION	END	MILK	SEX	APPLE	KNOT	ANGRY	BENT			
GO	ADJUSTMENT	ERROR	MIND	SHADE	ARCH	LEAF	AUTOMATIC	BITTER			
KEEP	ADVERTISEMENT	EVENT	MINE	SHAKE	ARM	LEG	BEAUTIFUL	BLUE			
LET	AGREEMENT	EXAMPLE	MINUTE	SHAME	ARMY	LIBRARY	BLACK	CERTAIN			
MAKE	AIR	EXCHANGE	MIST	SHOCK	BABY	LINE	BOILING	COLD			
PUT	AMOUNT	EXISTENCE	MONEY	SIDE	BAG	LIP	BROKEN	COMPLETE			
SEEK	AMUSEMENT	EXPANSION	MONTH	SIGN	BALL	LOCK	BROWN	CRUEL			
TAKE	ANIMAL	EXPERIENCE	MORNING	SILK	BAND	MAP	CHEAP	DARK			
BE	ANSWER	EXPERT	MOTHER	SILVER	BASIN	MATCH	CHEMICAL	DEAD			
DO	APPARATUS	FACT	MOTION	SISTER	BASKET	MONKEY	CHIEF	DEAR			
HAVE	APPROVAL	FALL	MOUNTAIN	SIZE	BATH	MOON	CLEAN	DELICATE			
SAY	ARGUMENT	FAMILY	MOVE	SKY	BED	MOUTH	CLEAR	DIFFERENT			
SEE	ART	FATHER	MUSIC	SLEEP	BEE	MUSCLE	COMMON	DIRTY			
SEND	ATTACK	FEAR	NAME	SLIP	BELL	NAIL	COMPLEX	DRY			
MAY	ATTEMPT	FEELING	NATION	SLOPE	BERRY	NECK	CONSCIOUS	FALSE			
WILL	ATTENTION	FICTION	NEED	SMASH	BIRD	NEEDLE	CUT	FEARLE			
ABOUT	ATTRACTION	FIELD	NEWS	SMELL	BLADE	NERVE	DEEP	FEMALE			
ACROSS	AUTHORITY	FIGHT	NIGHT	SMILE	BOARD	NET	DEPENDET	FOOLISH			
AFTER	BACK	FIRE	NOISE	SMOKE	BOAT	NOSE	EARLY	FUTURE			
AGAINST	BALANCE	FLAME	NOTE	SNEEZE	BONE	NUT	ELASTIC	GREEN			
AMONG	BASE	FLIGHT	NUMBER	SNOW	BOOK	OFFICE	ELECTRIC	ILL			
AT	BEHAVIOUR	FLOWER	OBSEVATION	SOAP	BOOT	ORANGE	EQUAL	LAST			
BEFORE	BELIEF	FOLD	OFFER	SOCIETY	BOTTLE	OVEN	FAT	LATE			
BETWEEN	BIRTH	FOOD	OIL	SON	BOX	PARCEL	FERTILE	LEFT			
BY	BIT	FORCE	OPERATION	SONG	BOY	PEN	FIRST	LOOSE			
DOWN	BITE	FORM	OPINION	SORT	BRAIN	PENCIL	FIXED	LOUD			
FROM	BLOOD	FRIEND	ORDER	SOUND	BRAKE	PICTURE	FLAT	LOW			
IN	BLOW	FRONT	ORGANIZATION	SOUP	BRANCH	PIG	FREE	MIXED			
OFF	BODY	FRUIT	ORNAMENT	SPACE	BRICK	PIN	FREQUENT	NARROW			
ON	BRASS	GLASS	OWNER	STAGE	BRIDGE	PIPE	FULL	OLD			
OVER	BREAD	GOLD	PAGE	START	BRUSH	PLANE	OPPOSITE	OPPOSITE			
THROUGH	BREATH	GOVERNMENT	PAIN	STATEMENT	BUCKET	PLATE	GENERAL	PUBLIC			
TO	BROTHER	GRAIN	PAINT	STEAM	BULB	PLough	GOOD	ROUGH			
UNDER	BUILDING	GRASS	PAPER	STEEL	BUTTON	POCKET	GREAT	SAD			
UP	BURN	GRIP	PART	STEP	CAKE	POT	GREY	SAFE			
WITH	BURST	GROUP	PASTE	STITCH	CAMERA	POTATO	HANGING	SECRET			
AS	BUSINESS	GROWTH	PAYMENT	STONE	CARD	PRISON	HAPPY	SHORT			
FOR	BUTTER	GUIDE	PEACE	STOP	CARRIAGE	PUMP	HARD	SHUT			
OF	CANVAS	HARBOUR	PERSON	STORY	CART	RAIL	HEALTHY	SIMPLE			
TILL	CARE	HARMONY	PLACE	STRETCH	CAT	RAT	HIGH	SLOW			
THAN	CAUSE	HATE	PLANT	STRUCTURE	CHAIN	RECEIPT	HOLLOW	SMALL			
A	CHALK	HEARING	PLAY	SUBSTANCE	CHEESE	RING	IMPORTANT	SOFT			
THE	CHANCE	HEAT	PLEASURE	SUGAR	CHEST	ROD	KIND	SOLID			
ALL	CHANGE	HELP	POINT	SUGGESTION	CHIN	ROOF	LIKE	SPECIAL			
ANY	CLOTH	HISTORY	POISON	SUMMER	CHURCH	ROOT	LIVING	STRANGE			
EVERY	COAL	HOLE	POLISH	SUPPORT	CIRCLE	SAIL	LONG	THIN			
NO	COLOUR	HOPE	PORTER	SURPRISE	CLOCK	SCHOOL	MALE	WHITE			
OTHER	COMFORT	HOUR	POSITION	SWIM	CLOUD	SCISSORS	MARRIED	WRONG			
SOME	COMMITTER	HUMOUR	POWER	SYSTEM	COAT	SCREW	MATERIAL				
SUCH	COMPANY	ICE	POWER	TALK	COLLAR	SEED	MEDICAL				
THAT	COMPARISSON	IDEA	PRICE	TASTE	COMB	SHEEP	MILITARY				
THIS	COMPETITION	IMPULSE	PRINT	TAX	CORD	SHELF	NATURAL				
I	CONDITION	INCREASE	PROCESS	TEACHING	COW	SHIP	NECESSARY				
HE	CONDITION	INDUSTRY	PRODUCE	TENDENCY	CUP	SHIRT	NEW				
YOU	CONTROL	INK	PROFIT	TEST	CURTAIN	SHOE	NORMAL				
WHO	COOK	INSECT	PROPERTY	THEORY	CUSHION	SKIN	OPEN				
AND	COPPER	INSTRUMENT	PROSE	THING	DOG	SKIRT	PARALLEL				
BECAUSE	COPY	INSURANCE	PROTEST	THOUGHT	DOOR	SNAKE	PAST				
BUT	CORK	INTEREST	PULL	THUNDER	DRAIN	SOCK	PHYSICAL				
OR	COTTON	INVENTION	PUNISHMENT	TIME	DRAWER	SPADE	POLITICAL				
IF	COUGH	IRON	PURPOSE	TIN	DRESS	SPONGE	POOR				
THOUGH	COUNTRY	JELLY	PUSH	TOP	DROP	SPoon	POSSIBLE				
WHILE	COVER	JOIN	QUALITY	TOUCH	EAR	SPRING	PRESENT				
HOW	CRACK	JOURNEY	QUESTION	TRADE	EGG	SQUARE	PRIVATE				
WHEN	CREDIT	JUDGE	RAIN	TRANSPORT	ENGINE	STAMP	PROBABLE				
WHERE	CRIME	JUMP	RANGE	TRICK	EYE	STAR	QUICK				
WHY	CRUSH	KICK	RATE	TRouble	FACE	STATION	QUIET				
AGAIN	CRY	KISS	RAY	TURN	FARM	STEM	READY				
EVER	CURRENT	KNOWLEDGE	REACTION	TWIST	FEATHER	STICK	REPOSSIBLE				
FAR	CURVE	LAND	READING	UNIT	FINGER	STOCKING	PRESENT				
FORWARD	DAMAGE	LANGUAGE	REASON	USE	FISH	STOMACH	PRIVATE				
HERE	DANGER	LAUGH	RECORD	VALUE	FLAG	STORE	PROBABLE				
NEAR	DAUGHTER	LAW	REGRET	VERSE	FLOOR	STREET	RIGHT				
NOW	DAY	LEAD	RELATION	VESSEL	FLY	SUN	ROUND				
OUT	DEATH	LEARNING	RELIGION	VIEW	FOOT	TABLE	SAME				
STILL	DEBT	LEATHER	REPRESENTATIVE	VOICE	FORK	TAIL	SECOND				
THEN	DECISION	LETTER	REQUEST	WALK	FOWL	THREAD	SEPARATE				
THERE	DEGREE	LEVEL	RESPECT	WAR	FRAME	THROAT	SERIOUS				
TOGETHER	DESIGN	LIFT	REST	WASH	GARDEN	THUMB	SHARP				
WELL	DESIRE	LIGHT	RWARD	WASTE	GIRL	TICKET	SMOOTH				
ALMOST	DESTRUCTION	LIMIT	RHYTHM	WATER	GLOVE	TOE	STICKY				
ENOUGH	DETAIL	LINEN	RICE	WAVE	GOAT	TONGUE	STRAIGHT				
EVEN	DEVELOPMENT	LIQUID	RIVER	WAX	GUN	TOOTH	STRONG				
LITTLE	DIGESTION	LIST	ROAD	WAY	HAIr	TOWN	SUDDEN				
MUCH	DIRECTION	LOOK	ROLL	WEATHER	HAMMER	TRAIN	SWEET				
NOT	DISCOVERY	LOSS	ROOM	WEEK	HAND	TRAY	TALL				
ONLY	DISCUSSION	LOVE	RUB	WEIGHT	HAT	TREE	THICK				
QUITE	DISEASE	MACHINE	RULE	WIND	HEAD	TRousERS	TIGHT				
SO	DISGUST	MAN	RUN	WINE	HEART	UMBRELLA	TIRED				
VERY	DISTANCE	MANAGER	SALT	WINTER	HOOK	WALL	TRUE				
TOMORROW	DISTRIBUTION	MARK	SAND	WOMAN	HORN	WATCH	VIOLENT				
YESTERDAY	DIVISION	MARKET	SCALE	WOOD	HORSE	WHEEL	WAITING				
NORTH	DOUBT	MASS	SCIENCE	WOOL	HOSPITAL	WHIP	WARM				
SOUTH	DRINK	MEAL	SEA	WORD	HOUSE	WHISTLE	WET				
EAST	DRIVING	MEASURE	SEAT	WORK	ISLAND	WINDOW	WIDE				
WEST	DUST	MEAT	SECRETARY	WOUND	JEWEL	WING	WISE				
PLEASE	EARTH	MEETING	SELECTION	WRITING	KETTLE	WIRE	YELLOW				
YES	EDGE	MEMORY	SELF	YEAR	KEY	WORM	YOUNG				

Nous reproduisons ici ce système d'expression, avec la permission des éditeurs, The Orthological Committee, 13 Kirkland Street, Cambridge 38, Massachusetts.

¶ En faveur de qui nous prenons nos concitoyens de France, les gouvernements et les peuples du monde entier à témoign que nous tenons d'assurer pour nous et nos arrières descendants et leurs enfants, une indépendance qui conserveraient abandon au farouche de l'étranger de tout ou partie de nos provinces de l'Alsace et la Lorraine.

Nous proclamons par les présentes à jamais inviolable le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la nation française et nous jurons tant pour nous que pour nos descendants, tous enfants et leurs descendants de le reconnaître éternellement et par toutes les voies ouvertes et contre tous usurpateurs.

Fait à Bordeaux le 17 Février 1871



Protest registered by the deputies of Alsace & Lorraine to the National Assembly of Bordeaux against annexation. (February 17, 1871)
Protestation déposée par les députés d'Alsace & Lorraine à l'Assemblée Nationale de Bordeaux contre l'annexion (le 17 février, 1871).

Depuis les Huns, les Teutons, ils n'ont pas évolué. S'il est exact qu'ils ont contribué dans une certaine mesure à la civilisation au point de vue musique, lettres et science, il n'en est pas moins vrai que c'est une Nation de conquérants, ne cherchant qu'à brûler, détruire, voler, fusiller et assassiner. L'histoire le démontre.

Hitler n'a fait que perpetuer un atavisme national, et n'a pas eu beaucoup d'efforts à faire pour entraîner tous ses ressortissants dans sa guerre d'oppression et de carnage.

Les Alsaciens et les Lorrains demandent à être débarrassés une fois pour toutes de la tutelle germanique et à redevenir des citoyens libres de la démocratie française, leur seule patrie.

Ils ont protesté par la voix de leurs représentants à Bordeaux en 1871 contre toute annexion, et ils ont continué de protester jusqu'à ce jour.

Aidez-les à faire valoir leurs droits en adhérant à la campagne de justice organisée par le Comité pour la Défense des Droits de l'Alsace et de la Lorraine.

N'envoyez pas de fonds. Envoyez seulement votre adhésion.

Nous vous ferons parvenir une brochure illustrée sur nos provinces.

BULLETIN

Je soussigne déclare par la présente adhérer à la campagne pour la Défense des Droits des Alsaciens et des Lorrains.

NOM _____

PRENOMS _____

ADRESSE _____

DATE _____

Une brochure illustrée, donnant un aperçu historique de l'Alsace et de la Lorraine sera adressée à tout souscripteur.

EXISTE-T-IL DEUX ALLEMAGNE?

CERTAINS

LE PRETENDANT

Ils font une discrimination entre l'Allemagne des philosophes, des savants et celle des militaristes.

Ils admirent l'Allemagne d'antan et condamnent Hitler.

Ils sont prêts à amnistier certains Allemands et à en pendre certains autres.

Les Alsaciens et les Lorrains ne partagent pas cette façon de juger les Boches.

Pour eux il n'existe que des Allemands tout court.

Royalistes, Imperialistes, soi-disant Républicains ou Hitleriens, il n'y a que l'étiquette qui a changé, la mentalité est restée la même.

LE COMITÉ POUR LA DÉFENSE DES DROITS DE L'ALSACE ET DE LA LORRAINE

330 West 30th Street
New York City

ANNONCE OFFERTE PAR LA PARFUMERIE HOUBIGANT

HISTOIRE DE 50.000 PETITS FRANCS-OR

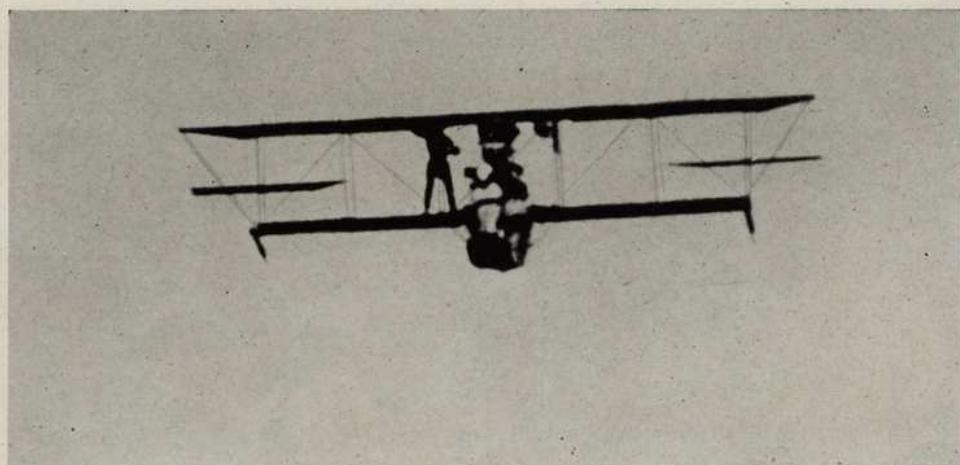
In the early summer of 1914 the dogs of war were straining at the leach in Europe. In France, as in other European countries, the government was feverishly preparing to meet the onslaught of Mars. On June 18, as a part of this program of preparedness, the French War Department sponsored an Aerial Security Contest in order to find a mechanism which would make a substantial contribution toward safety in flight. Over 80 entries were received and scheduled to be reviewed by a committee representing the French Government.

Among the entries was an Aeroplane Stabilizer, entered by the Sperry Gyroscope Company of the United States. This stabilizer was based on the principle of the gyroscope, upon which principle was built the famous Sperry Marine Gyro-Compass, and Gunfire Control Apparatus, among others.

The pilot of the Curtiss Flying Boat, in which the stabilizer was installed, was the late Lawrence B. Sperry, aviation pioneer.

By releasing manual control of the plane to the stabilizer, the device was designed to hold the plane on its course in spite of wind or air currents, which in the days of light frame airplanes had a strong effect upon a plane's flight performance. This allowed the pilot to engage in other activities, such as photographing terrain, bombing, navigating, etc. During the test flights, which subsequently won the first prize of 50,000 francs for Sperry, Lawrence spectacularly proved the practicability of the stabilizer by having his mechanic, a Frenchman named Emile Cachon, walk out on the wing of the plane while Lawrence turned over the controls to the stabilizer, stood up in the pilot's seat and raised his hands over his head to prove that he was not touching the controls.

An interesting account of one of Sperry's test flights was printed in *Le Matin*, Paris, over the signature of M. Rene Quinton, who was at that time President of the National Aerial League of France. His story was as follows: "In order to study it (Aeroplane Stabilizer) at first hand, I asked permission to make a flight as a passenger. Mr. Sperry (Lawrence Sperry, son of the inventor) kindly consented and we rose into the air in his hydroplane about midday; that is to say the most dangerous hour of the day. The weather was unfavorable; the wind was so strong that there were white caps on the surface of the Seine. The leaves and branches of the trees were violently shaken. There were two distinct aerial



IL Y A 30 ANNEES . . .

PORTRAIT OF "ELMER'S" GRAND-FATHER. This picture, taken at Paris during the Aerial Security contest on June 18, 1914, shows the first Sperry Gyro-Stabilizer during a test flight. The Stabilizer, forerunner of the modern Sperry Automatic Pilot, won first the prize of 50,000 francs, awarded by the

currents, one with a downward, the other with an upward curve.

"As soon as we were well on our way, the pilot set the machine on the rise, then entirely abandoned the controls. The aeroplane, governed only by its automatic mechanism, climbed steadily. We were in the very teeth of the wind; but strange to say, it had no effect upon the working of the apparatus. One might have thought himself in an ordinary machine in absolutely calm weather. There was no rolling, no pitching.

"At a height of about 800 feet, Mr. Sperry made two demonstrations of automatic volplaning. It is well known that when aviators want to volplane, they have to shoot their machine almost straight down for a while in order to get the necessary speed while the motor is shut off. Could the Sperry machine do this without the aid of human guidance? Mr. Sperry proved that it could. He told me what he was going to do—stopped the

French War Department. The pilot, Lawrence B. Sperry, can be seen standing in the cockpit while a French mechanic, Emil Cachon, walks out on the wing to prove that the Stabilizer would keep the plane on course in spite of any upsetting force on the plane's outer surfaces.

motor and lifted his hands in the air.

"For five or six seconds nothing happened. The machine seemed motionless in the air. Then suddenly the speed diminished and the machine dived like a dolphin.

"We rose again and Mr. Sperry had a new experience prepared for me, a glide for nearly half a mile with one wing so sharply inclined that it seemed incredible that the apparatus could be working. He did not touch the controls. The machine governed itself in this abnormal position, and literally buffeted by the wind, it navigated in complete safety."

Almost immediately after the tests were concluded, the war began and Lawrence Sperry stayed on in Europe to oversee the installation of Stabilizers in both the French and English Air Force planes. In 1916 he returned to the United States to aid his father and other engineers in further development research on Aircraft Instruments, and out of his experiences in France grew "Elmer," the world-famous Automatic Aircraft Pilot.

LA GOUPILLE

Quelques Moments Avec Annabella . . .



Hello . . . Hotel X . . .? May I speak to ANNABELLA, please?

Hello, I would like to speak to Miss ANNABELLA.

Yes, who is speaking?

F. MAIL, French Military Mission in WASHINGTON.

I am ANNABELLA.

—Mademoiselle, je vous téléphone de la part des jeunes aviateurs français actuellement aux Etats-Unis. Ils seraient désireux d'avoir de vos nouvelles.

—Comment puis-je le faire?

—Vous pouvez entrer en contact avec eux par leur journal F. MAIL.

—D'accord venez me voir au Théâtre.

Vous pensez bien que pour rien au monde je n'aurais manqué de m'y rendre.

Une loge très agréable, des photographies de Paris, de nombreuses lettres d'admirateurs et d'admiratrices. ANNABELLA me reçoit très aimablement, m'offre une cigarette que j'allume avec les allumettes faites par la Mission Française, et que j'offre en guise de "Souvenir."

—J'ai lu avec plaisir la collection d'F.

MAIL que vous m'avez adressée et c'est avec joie que je donne ces deux photos pour mes Amis de l'Aviation Française. Qui sont ces jeunes français?

—Quelques-uns se sont échappés de France, au moment de l'exode, gagnant l'Afrique du Nord ou l'Angleterre, d'autres viennent de Tunisie, d'Algérie ou du Maroc. Enfin certains ont réellement montré leur ferme volonté de combattre et se sont échappés de France pour aller souffrir dans les "douces prisons de l'Espagne". Le Français n'aime pas beaucoup parler de ses malheurs ou souf-

à mes amis de
l'Aviation Française
Tous mes meilleurs
souvenirs
De Anna



frances, aussi parlons un peu de vous . . .

—Aimez-vous votre rôle, dans cette pièce "JACOBOWSKY et le Colonel"?

—Beaucoup, je porte le doux nom de "Marianne" et à la fin de la pièce, Marianne disant adieu à deux officiers qui partent pour l'Angleterre afin de continuer la lutte, leur demande de revenir bien vite . . . come back, come back . . . ce sera la délivrance . . . et l'on entend la Marseillaise. C'est une pièce très bien jouée, très émouvante.

—Quels sont vos projets?

—Pour le moment aucun, je crois que la pièce durera encore assez longtemps. Je pense aussi faire quelques films en français, peut-être au Canada, avec les artistes français actuellement aux Etats-Unis.

—Pensez-vous rentrer en France?

—MAIS OUI!, le premier bateau, avion, sous-marin, radeau en partance pour la France, je veux le prendre. Sonnez que toute ma famille est en France. Mes parents . . . Mes projets? m'échapper pour la France aussitôt que l'occasion se présentera, et rien ne pourra m'arrêter.

—Regrettez-vous de ne plus être en France?

—Je suis très reconnaissante à l'Amérique pour ce qu'elle fait pour moi, mais mon cœur est français et pensez, je suis née un 14 Juillet . . .

—Aimeriez-vous, ainsi que l'est déjà Deanna Durbin, être Marraine d'une Esadrille Française?

—C'est avec joie que j'accepterai.

—Que devient votre mari, TYRONE POWER?

—Il est lieutenant pilote dans "Marine Corps"—Pilote de B.24 à X . . .

Nous lui adressons tous nos voeux. Qui sait, peut-être Tyrone sera-t-il un jour escorté par des chasseurs français . . .

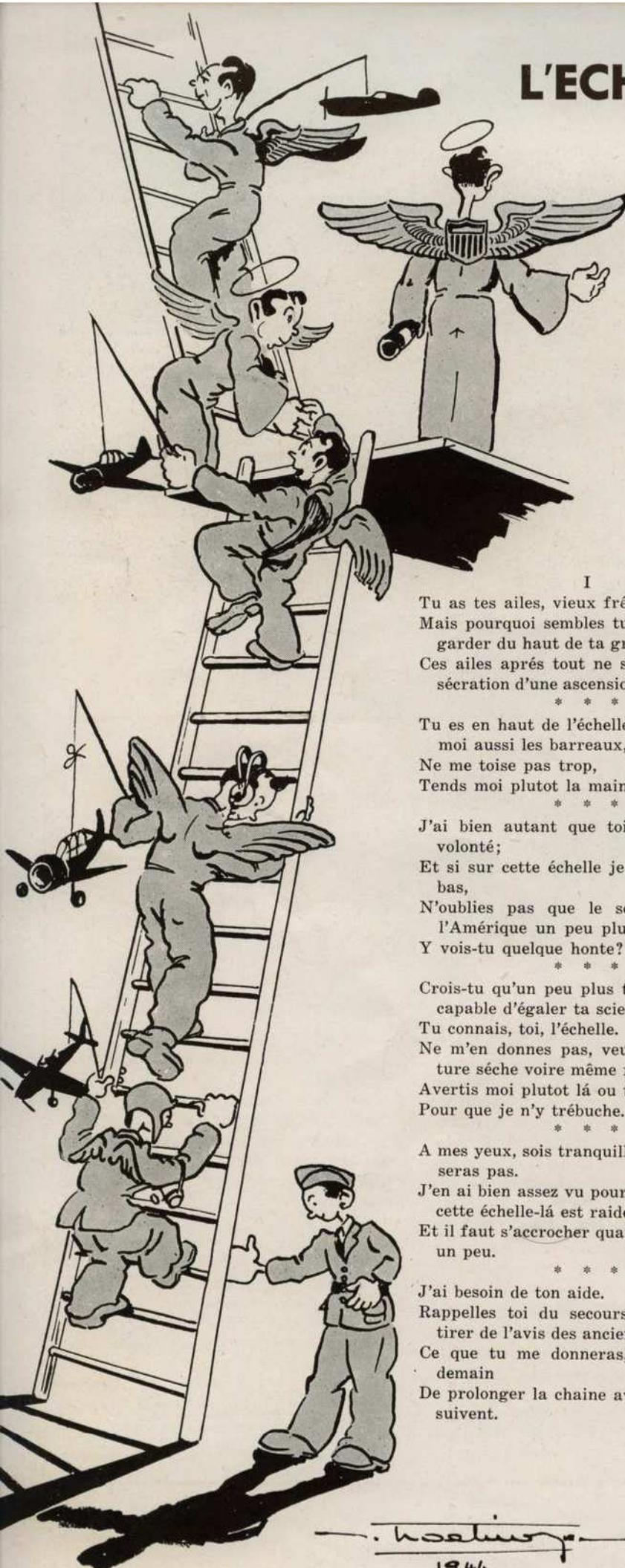
ANNABELLA, je vous remercie pour cet entretien, vos amis de l'Aviation Française seront contents d'avoir de vos nouvelles, vous serez toujours la bienvenue si vous venez les voir.

Ils vous souhaitent de réaliser au plus vite votre grand désir de revoir notre FRANCE.

Aurevoir . . . A bientôt . . . Rendez-vous en FRANCE.

Interprète J. G. RETY

L'ECHELLE DES ANGES DE GUERRE



I
Tu as tes ailes, vieux frère, Bravo.
Mais pourquoi sembles tu vouloir me regarder du haut de ta grandeur?
Ces ailes après tout ne sont que la consécration d'une ascension normale.

* * *
Tu es en haut de l'échelle dont je gravis moi aussi les barreaux,
Ne me toise pas trop,
Tends moi plutot la main.

* * *
J'ai bien autant que toi la flamme, la volonté;
Et si sur cette échelle je suis placé plus bas,
N'oublies pas que le sort m'a ouvert l'Amérique un peu plus tard qu'à toi.
Y vois-tu quelque honte?

* * *
Crois-tu qu'un peu plus tard je ne serai capable d'égaler ta science?
Tu connais, toi, l'échelle.
Ne m'en donnes pas, veux-tu, une peinture séche voire même rébarbative.
Avertis moi plutot là où tu as buté,
Pour que je n'y trébuche.

* * *
A mes yeux, sois tranquille, tu ne t'abaisseras pas.
J'en ai bien assez vu pour savoir combien cette échelle-là est raide,
Et il faut s'accrocher quand le pied glisse un peu.

* * *
J'ai besoin de ton aide.
Rappelles toi du secours que tu as pu tirer de l'avis des anciens.
Ce que tu me donneras, me permettra demain
De prolonger la chaîne avec ceux qui me suivent.

Et puis cette habitude n'est, ma foi, pas mauvaise,
Car si nous la prenons pour la première échelle qui nous mène a nos ailes
Elle pourra nous servir encore dans l'avenir.

* * *
Nous sommes toujours élèves après tout dans notre arme.

* * *
Peut être ma prière semble-t-elle un reproche.
Il faut pourtant, vieux frère, que tu saches aujourd'hui
Que ton succès me gonfle.

* * *
Il me trace la voie, me rend plus sur de moi,
Mais aussi impatient!
Je voudrais tant en être au point où tu en es
Car le temps presse Lá-Bas . . . on nous attend en France.

II
Tu viens de découvrir à ton tour l'Amérique.
Et voilà que pour toi le Rêve enfin prend corps.
Bientot tu piloteras.

* * *
Dis toi que l'entrainement est ici une échelle,
Et que naturellement tu pourras la gravir,
Simplement . . . tu verras.

* * *
N'essayes pas déjà d'imaginer clairement ce qu'est le vol de nuit
Si tu n'as pas encore décollé un taxi.
Tu te feras un monde de ce qui n'est qu'un jeu.

* * *
Ne pars surtout pas avec l'idée fixe que tu seras boulé
C'est le plus sur moyen pour être éliminé.

* * *
Ouvres bien tes oreilles et sois toujours docile.
Mais surtout si tu tiens à obtenir tes ailes Sois strict avec toi-même, respecte les consignes.

* * *
Une courte griserie peut briser ta carrière.
Choisis un bon copain plus élevé sur l'échelle
Ecoute ses conseils, ils pourront t'être utiles.

N'écoute pas, par contre, ceux qui de tes anciens sont un peu cravateurs.
Celui qui veut paraître plus qu'il n'est réellement,
Prouve par là qu'il lui manque encore quelque chose.
* * *

Et ne sois pas toi même plus tard un cravateur.
Pourquoi exagérer une chose qui par elle-même
S'impose et est si belle.
* * *

Ne dis pas à une fille que tu es un chasseur si tu n'es qu'un élève
Tu n'y gagneras rien et plus tard, vrai pilote, tu le regretteras.
* * *

Si après quelques heures en l'air tu ne sens pas
La griserie du vol te chavirer l'esprit
... Abandonne!
Jamais tu ne seras réellement un pilote.
* * *

Ne discute jamais avec ton moniteur.
Même si tu crois voir juste, tu peux être certain que c'est toi qui a tort.
* * *

Pose beaucoup de questions à ton moniteur
Et si tes camarades un jour te le reprochent pose leurs ces questions
Tu verras que souvent ils restent sans réponse.
* * *

Et si par malchance tu es éliminé.
Ne maudis pas tous ceux qui ont fait leur possible pour te faire pilote.
Ne cherche surtout pas à te justifier.
* * *

On ne peut pas toujours devenir un pilote.
Tes camarades le savent et ne te blameront pas.
Tu auras leur estime si tu sais supporter, en homme, cette épreuve.
* * *

Mais si tu dois attendre quelque temps en dépôt
Je t'en supplie, mon vieux, ne perds pas de vue le but de ton voyage.
Pilotage avant tout.
* * *

Je sais que des anciens t'ont parlé de l'alcool, des danses et des filles
Avec admiration.
Tout cela crois le bien ne les étourdit pas.
* * *

Il y a une chose dont ils te parlent moins parce qu'elle est plus belle
La façon merveilleuse dont ils ont su partout
Représenter la France et la faire respecter
Continue si tu peux cette œuvre nécessaire
Mais en tout cas, surtout, veille à ce que personne ne vienne la détruire.

S/Lt. Jacques NOETINGER.

CANADA



Montreal (Mai 1944)

Arrivée de quelques "Africains"

ROBERT GABRIEL'S

LA SALLE
DU BOIS

RESTAURANTS FRANCAIS

WASHINGTON

1800 M Street Northwest

NEW YORK

36 East 60th Street

10 East 52nd Street

Le détachement Français des élèves bombardiers de Big-Spring a donné le samedi 15 avril un grand bal au profit des prisonniers dans les salons de l'hôtel SETTLES.

Bien avant l'ouverture une foule joyeuse et élégante se pressait devant la caisse. En quelques minutes toutes les tables furent occupées. L'orchestre, composé par les meilleurs musiciens du band



Aspirant Blanchet

de la base, débuta par la MARSEILLAISE et le STAR SPANGLED BANNER. Le Colonel, commandant l'école de BIG-SPRING, avait bien voulu honorer le bal de sa présence. A sa table on remarquait le Lieutenant GILLOT ancien commandant d'armes français, le lieutenant BONNARD qui venait juste d'arriver



Sergeant Lyonnet
Au Violon Caporal E. Sanchez

pour prendre sa succession, et le fidèle adjoint, le sous-lieutenant BANES. Quelques jolies femmes apportaient le charme de leur grâce à cette table si sympathique et de nombreuses bouteilles de Whisky en maintenaient la gaité. Les autres tables d'honneur étaient occupées par les



PFC Bernice Sciorra
Avec le Caporal E. Sanchez

BIG SPRING

officiers supérieurs de la base et les notabilités de la ville qui nous avaient précieusement aidés.

L'Aspirant Maurice A. PERRIN fut l'admirable organisateur de cette soirée. Pendant trois semaines, il s'était dépensé sans compter, insufflant son enthousiasme et son dynamisme à ceux qui craignaient un peu de se lancer dans cette affaire. Il fit des merveilles pour la propagande française, et quoique souffrant ce soir là ou il payait le résultat de ses fatigues il recevait les invités à l'entrée avec un inaltérable sourire dont ses amis qui connaissaient son état ont pu apprécier tout le stoïcisme.

La salle avait été décorée par un grand artiste français que nous sommes fiers de compter parmi nous. Son nom est déjà célèbre en France et en A.F.N. ou ses expositions ont toujours obtenu beaucoup de succès. La gamme de son talent est très étendue, il excelle à rendre la rude beauté d'un paysage marocain aussi bien que la délicate expression d'un visage féminin, et sa fantaisie s'est donnée libre cours dans les impérissables chefs d'oeuvres qu'il a laissés dans toutes les bases ou le devoir l'appelait. J'ai nommé le peintre Edmond VALES (Aspirant).

Pour notre bal il avait représenté quelques images de notre cher PARIS. Ce n'est pas sans émotion que les Français ont reconnu la Tour Eiffel, l'Arc de Triomphe, Notre Dame, etc. . . . Devant l'orchestre un kiosque à journaux et un bec de gaz, créaient l'atmosphère d'une terrasse de café Parisien. Cela évoquait pour nous les longues flâneries sur les grands boulevards parmi la foule joyeuse

des dimanches ensoleillés. Tout autour de la salle, une rangée de jolies filles en carton, pour lesquelles d'habiles doigts masculins avaient créé des modèles de robe que nos grands couturiers n'eussent pas désavoués, mettaient une note d'élégance et de luxe. On a d'ailleurs surpris bien des femmes de BIG-SPRING à copier quelques modèles.

La distribution des cotillons marqua l'apogée de la gaité générale. Leur vente a augmenté d'une façon très appréciable le bénéfice de cette soirée.

Le "show" eut lieu au début de la soirée. Il fut présenté par l'Aspirant A. BLANCHET, vieil habitué de la presse et de la radio. Malgré son accent anglais et ses façons distinguées et délicates il conquit immédiatement son public.

Quelques vieilles chansons de chez nous, quelques sketches intelligents et spirituels qui avaient été montés par l'Aspirant J. CHARTOIS, qui une fois de plus a montré la parfaite connaissance de son métier, furent très vivement appréciés.

Et ce fut à la dernière limite autorisée par les règlements de police que nous dûmes renvoyer nos invités, dont le nombre n'avait cessé de s'accroître jusqu'à la dernière limite. Et beaucoup en nous quittant nous demandaient s'il ne nous serait pas possible de donner un bal tous les samedis soir. Qu'en pense l'organisateur! . . .

Enfin remercions tous ces gens venus si nombreux attirés seulement par notre titre de Français et le désir de contribuer au soulagement des prisonniers.



A droite au premier plan, en blanc l'aspirant Gladel ne cache pas son émotion.

TEXAS

Il y a l'Amérique, il y a le Texas et puis il y a Big-Spring. C'est une ville qu'on a posé là au milieu du désert. Un vieux géographe a choisi exactement sur la carte l'intersection du Parrallé (military secret) et du Méridien (idem) et il y a posé Big-Spring. C'est sans doute intentionnellement qu'il a choisi ce nom, car cela signifie "Grosse fontaine." Une longue route noire et poussiéreuse y arrive et après quelques soubresauts sur de minuscules petits vallonnements, elle se repose quelques instants entre deux rangées de maisons et puis continue courageusement son voyage à travers le même désert. Mais la ville reste là, toute petite, écrasée par le vide qui l'entoure, elle arbore timidement ses quelques Drug Stores et ses quatre cinémas. On dirait qu'elle est toute prête à plier bagages et à s'en aller. Si un matin on ne le trouvait pas, on ne serait pas étonné outre mesure. Mais Big-Spring ne s'en va pas, elle fait bravement son métier de ville en souriant tristement de tous ses signaux lumineux. Ça, elle n'en manque pas. Il y en a partout. Chacun sait qu'en Amérique avant de poser la première planche de la première maison on commence par poser un signal lumineux pour régler la circulation. Ici, on les a repartis un peu au hasard, et on a amené les routes là où il y en avait. Ce fait a été constaté par un Archéologue français qui vient de séjournier quelques temps à Big-Spring et qui s'est intéressé à l'histoire de la ville. Il croit même avoir retrouvé des feux en pierres taillées d'origine néolithique. Mais c'est un peu sujet à caution, et il garde une prudente réserve à ce sujet depuis qu'il a surpris un ranchman en train de fabriquer des haches pré-historiques d'une ère très précoce dans un abreuvoir à vaches du plus pur style XXème siècle. Pourtant la chronique locale est affirmative au sujet de ces feux. On relève dans un procès verbal de Police du 24 juin 1926 une plainte contre un certain voiturier qui ne s'était pas arrêté devant un feu rouge, cela est probant, mais hélas on voit plus loin que l'épouse du coiffeur à du payer une forte amende parce qu'elle avait traversé devant un feu vert, il est même question ça et là de feux jaunes. Il semble donc certain que ces feux aient existé, mais il est difficile d'avoir une opinion exacte sur leur couleur, trop de témoignages se contredisant à ce sujet. Quoiqu'il en soit on ne peut que reconnaître l'utilité de ces feux, car sans eux il ne viendrait à personne l'idée de traverser une rue, et les gens ne peuvent pas vivre que sur un trottoir.



Mais Big-Spring n'a pas que des feux de signalisation. Un peu en dehors de la ville s'étend une végétation luxuriante, c'est-à-dire que trois arbres, qui en d'autres contrées n'auraient pas mérité ce nom, ont poussé là. Nul ne sait pourquoi ni comment, certains disent que ce sont des totems Indiens, se basant sur le fait qu'ils n'ont pas de feuilles, mais ce sont les mauvaises langues. Un arbre peut très bien être un arbre sans jamais donner de feuilles, tout le monde a vu ça. On a donc profité de ce site plein de fraîcheur et on y a aménagé un parc pour enfants avec des balançoires et des tas de sable. Il ne faut pas oublier de mentionner le Zoo qui contient quatre singes aux derrières roses.

Aspirant Jean-Marie Nesi

Tout cela aurait suffit pour faire de Big-Spring une cité importante et attrayante, mais Big-Spring ne s'en est pas contentée, elle a voulu s'immortaliser. Et c'est dans un Musée plein d'originalité qu'elle a recueilli pour les générations futures quelques échantillons de sa splendeur.

Le Musée est une délicieuse petite maison, qui ne se distingue en rien des autres maisons avoisinantes, si ce n'est par un écrit au trés discret caché sous le lierre ou l'on peut lire lorsqu'on l'a découvert "Museum." L'intérieur n'a pas la majesté ennuyeuse de nos grands musées, tout y est intimement disposé et l'on ne se fatigue pas à parcourir des kilomètres de couloirs, quelques pas suffisent pour admirer toutes les reliques. Certaines pièces méritent une attention spéciale. Par exemple: le rouet d'une dame importante de la ville. Quelques pièces de monnaie ressemblant étrangement aux pièces de 25c fabriquées jadis par la 3ème République, mais le catalogue nous apprend qu'il s'agit de monnaies allemandes, délicate confusion! On

y voit aussi des plaques d'automobiles d'une époque assez lointaine, mais encore très bien conservée. Il y a aussi, groupés en un gracieux désordre, dans un admirable bahut, un tas de petits cailloux, très finement aiguisés qui représentent les armes de chasse ou de guerre. Notre archéologue a bien voulu les examiner. Une des plus belles pièces est sans contredit une admirable pendule, donnée à un soldat Américain. Elle n'a pas seulement une valeur artistique, c'est plutôt un souvenir historique. En effet cette pendule, nous dit un écrit au trés rare privilège de sonner sous deux guerres, 1870 et 1914. Elle marchait encore en 1939, et elle aurait pu sonner sous cette troisième guerre, mais elle s'arrêta juste quelques jours avant l'entrée en guerre des U.S.A. Enfin signalons une photo du Capitaine GUYNEMER, que les Français ont été très heureux de trouver là.

Pour terminer cette admirable description des fastes de Big-Spring, il faut signaler l'existence de trois grosses bêtes parquées dans un large enclos, ce sont des buffalos, descendants directs des aurochs préhistoriques.

Il y aurait encore beaucoup à dire, mais il faut conclure. Admirons Big-Spring qui rempli, toute seule au milieu du désert, ce beau rôle de gardienne du souvenir.

Comme dit l'autre: We will come back.

A NEW YORK

Un Restaurant Français

LE PAVILLON

5 East 55th Street

Plaza 3-8388-8389

METAMORPHOSE D'UN ANGLAIS

Je comprends parfaitement, mon cher monsieur, que vous voulez entendre parler de la France, vous baigner, pour ainsi dire, pendant quelques instants de ces mois d'exil, dans des souvenirs de votre patrie; pas seulement dans des souvenirs à vous, mais des souvenirs à qui que ce soit qui a vécu chez vous. Tout doit être cher qui saurait rendre plus réel pour ses fils une patrie qui devient de plus en plus un mirage à travers l'espace et les longues années.

Si je ne me trompe pas, vous aimeriez encore plus entendre du bien de la civilisation française et de son influence dans le monde des idées. Je voudrais bien vous parler de cela mais c'est peu facile, car votre douce patrie m'a joliment gaché la vie. Cela vous étonne mais rien n'est plus vrai. Tel que vous me voyez, vous ne soupçonneriez pas que moi, homme rangé, père de famille etc. etc., j'ai eu mes moments de folie. Ne prenez pas, je vous prie, cet air résigné de poisson frit. Je ne vais pas vous assommer de mes souvenirs d'amour. C'est bien plus grave que cela. Vous aurez sans doute remarqué que j'ai mis "moments" au pluriel; "folie" au singulier. Il s'agit d'une seule folie qui a duré fort longtemps. Elle doit son existence entièrement à la France et comme j'ai déjà dit, elle a changé d'un bout à l'autre le programme de ma vie, en la gachant complètement. Vous ne me croyez pas? C'est peut-être vrai qu'elle l'ait créée au même temps. Enfin, si cela vous amuse, je vous raconterai l'histoire.

A l'époque dont je parle j'étais lycéen en Angleterre. J'avais dix-sept ans. (Il a tort, vous savez, ce Rimbaud, avec son "On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.") C'est peut-être l'âge où j'étais le plus terriblement sérieux de toute ma vie.) Un beau jour je suis entré dans la salle de classe pour la dernière leçon de la matinée. Le français. J'étais légèrement inquiet à cause de ma totale insuffisance dans la langue et du fait que je n'avais rien préparé pour la traduction orale de "Britannicus" qui nous attendait. A notre grand étonnement le professeur a annoncé un nouveau cours, dont le sujet serait "La poésie française de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle." Dieu sait par quel expédient il a pu commencer par Verlaine mais c'est en parlant de lui qu'il a lancé le nouveau cours. Il nous a dit que Verlaine était un vrai bohémien, le premier des "décadents" et je ne sais pas quoi, sauf que Verlaine m'a paru sur le champ le type par excellence du poète et que sa vie était l'expression même de Paris, de la liberté, du sansfoutisme; une vie de tous points excellente.

Ensuite le professeur nous a lu un poème. J'entends à cet instant sa voix grave, insinuante, modulée. Voici ce qu'il nous a lu:

Colonel Hubbard

Le Lieutenant-Colonel T. L. W. HUBBARD a fait ses études universitaires à la Sorbonne et à l'Université de LILLE. Il est licencié-es-lettres et était en train de préparer son doctorat à la Sorbonne lorsque la guerre fut déclarée. Il est membre du Stade Français et jouait au Hockey pour ce club. Il a parcouru la France à pied, sauf la Riviera, qui ne l'a jamais tenté. Ses articles ont paru dans le MERCURE DE FRANCE, le dernier en décembre 1939. Il est pro felleur de Français à Leeds modern school.

Il est arrivé en France sous-lieutenant avec la B. E. F. en Septembre 1939 et l'a quittée des dunes de Dunkerque. A présent il est en mission aux Etats-Unis.

CHANSON D'AUTOMNE

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne,
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffoquant
Et blême, quand
Sonne l'heure
Je me souviens
Des jours anciens,
Et je pleure.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Delà, deçà,
Pareil à la
Feuille morte.

Pour moi, c'était le coup de foudre. Je voulais pleurer, hurler, sauter de mon banc, faire des pirouettes autour de la salle de classe. Il n'était pas possible, ce poème, si simple, si délicat, d'un rythme aussi inattendu que la voix caressante du professeur. Je restais bouche bée pendant qu'il nous l'a relu et puis nous l'a dicté. A mes moments les plus sains j'aurais été incapable de l'écrire; dans mon état surexcité d'alors, je n'ai que griffonné des idioties et j'ai du emprunter la copie d'un copain après la classe pour avoir ce bijou dans mon cahier.

Pendant des journées entières, partout où j'allais, je ne faisais que répéter à haute voix, d'un accent exécrable, ces vers enchantés. A la maison, les invitations au silence ne me disaient rien. Le mépris ironique de mes camarades ne me touchait aucunement. Un monde nouveau m'avait ouvert ses portes et je courais dedans comme un aliéné.

Après deux ou trois jours de cette vie de fièvre, ce cher G——, qui était un de mes camarades de classe, m'a demandé pourquoi, puisque j'en étais tel-

lement toqué, je ne mettais pas le poème en vers anglais; ajoutant que le professeur aimerait bien cela. Cette idée était une nouvelle révélation et pendant de longues heures je luttais contre ma ignorance de la prosodie anglaise dont je ne savais même pas les premières règles et contre un des poèmes les plus rebelles de la langue française. Enfin, la version faite, je l'ai remise en cachette au professeur, qui ne m'en a jamais parlé. Quelques années plus tard je l'ai retrouvée, et j'ai apprécié alors son silence humanitaire.

A la prochaine leçon du cours, M. C—— a repris le sujet de Verlaine et nous a lu "Clair de Lune" qui m'a mis dans une telle extase que le lendemain j'ai marqué trois tries de suite dans un match de Rugby. J'étais nettement au-dessus de moi.

Qu'en dire davantage? J'ai vite acheté le "Choix de Poèmes" de Verlaine et j'en ai appris par cœur une quantité invraisemblable. "Crimen Amoris," où l'on parle de cadavres qui roulaient dans les eaux de la Seine, devenait un favori parce qu'un de mes oncles m'a trouvé en train de le lire et s'est exprimé vertement au sujet de mes goûts morbides à ma mère. Je passais pour fou ou fumiste en classe, lorsque mon professeur de mathématiques me tançait et que j'ai regardé par la fenêtre ou la pluie tombait et, prenant un air mélancolique, ai répondu:

"Il pleut dans mon cœur comme il pleut sur la ville . . ."

Pendant toute l'année je ne vivais que pour le cours de poésie française. La liste des poètes se développait.

Hérédia et le mot magique de madrepore. Je trouvais infiniment mieux son sonnet d'Antoine et Cléopatre que le passage de Shakespeare qui l'a inspiré. La mort d'Hjalmar (je crois qu'il s'appelle ainsi) de Leconte de Lisle m'apportait les airs du nord que je méprisais autrement comme dépourvus de la vraie chaleur exotique; je ne m'en rappelle qu'un seul vers: "Holà, quelqu'un, a-t-il encore un peu de souffle?" Verhaeren me captivait avec La Pluie et Le Vent; le professeur a loué ma version de celui-la; je faisais donc du progrès. De Musset me paraissait niais mais j'étais horriblement jaloux de son affaire avec George Sand et leur voyage à Venise; et je répétait ad nauseam

"Dans Venise la rouge
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur à l'eau,
Pas un falot."

entrecoupé de "Pale étoile du soir, messagère lointaine . . ." Le sonnet Voyelles de Rimbaud m'amusait, mais quand j'ai trouvé "Bateau Ivre" je l'ai mis nettement en tête de la procession. A part les poèmes du cours, je fouillais les boîtes des bouquinistes du Charing Cross Road pour y dépenser tout l'argent que je

pouvais amasser sur des livres de poésie française. Tout ce qui était vers français à un schilling, quelquefois même à un schilling et six pence, était à moi. J'ai fait de droles de découvertes.

Pendant toute l'année c'était-là ma seule diète. La littérature anglaise et l'histoire qui avaient été mes sujets de préférence, étaient en éclipse. Quant à la physique et les mathématiques que je détestais auparavant, je ne faisais plus aucun effort ni pour en déguiser mon dégoût ni pour en apprendre le minimum nécessaire. J'étais en pleine révolte. Je narguais l'autorité de toutes les espèces. Ma capacité pour la haine et le mépris poussait royalement. Je vivais derrière les verrous de ma tour d'ivoire avec l'image de la dame que j'adorais les vers que je griffonnais et les poètes français choisis pour leur vie déréglée plutôt que pour leurs vers.

Avec la fin de l'année ma dernière au lycée venait le désastre. J'ai raté tous mes examens avec un triste éclat. Adieu les espoirs de ma famille! Adieu la suite ordinaire de mes études! Adieu la carrière à l'abri! Car pour aller à l'université, il fallait être reçu et j'avais été collé bel et bien.

Mais j'avais ma petite idée à moi. Je n'en avais jamais parlé mais j'avais pris la résolution dès ma première rencontre avec Monsieur Verlaine. Ce serait à Paris que je devrais aller. Paris! La vie libre! Les poètes! Les amants! La VIE en majuscules! Quelle niaiserie de continuer bêtement ses études à l'université quand là-bas à travers la Manche, le Quartier Latin attendait . . .

Je ne vous raconterai pas les deux ans qui devaient passer avant la réalisation de cette ferme intention. Deux ans pendant lesquels tout effort que je faisais était dirigé à cet unique but—terminer mes études à Paris. Deux ans qui auraient submergé de désespoir qui que ce soit, sauf le fou que j'étais. Les obstacles étaient si énormes que je ne les voyais pas.

Puis un jour vers la fin de septembre, je suis descendu du bateau à Boulogne, en route pour la Sorbonne où je devais m'inscrire pour l'année scolaire. Je suis entré dans un restaurant pour déjeuner en attendant mon train. Et moi, qui aurait pu citer trois quarts de Baudelaire et de Verlaine et deux tiers des poèmes bien connus de tous les poètes de valeur, je ne savais pas commander un repas. J'ai balbutié au garçon qui m'est approché: "Une tasse de café avec du lait et du sucre s'il vous plaît; et une pièce de pain avec du beurre." Le soir je suis arrivé à mon Quartier Latin pour initier enfin ma vie à moi, prêt à pleurer de rage et de faim.

Voilà la lugubre histoire, monsieur.

Vous comprendrez maintenant la grandeur de la métamorphose opérée par l'alchimie des vers de vos poètes dans l'âme flegmatique d'un Anglais. Vous apprécierez la désolation portée à ma famille, à mes amis, par le fait désastreux que j'ai quitté la bonne route reconnue depuis des siècles comme celle par

où on voyage tranquillement au succès. Vous dites? Si j'ai des regrets? Mais, mon bon monsieur, un aliéné n'a pas de regrets; il ignore totalement la signification du mot. Hé oui je l'avoue, donc, puisque vous voulez l'entendre: je suis toujours loufoque sans espoir en ce qui concerne la France.

LES LIVRES FRANCAIS EN AMERIQUE

Les Editions francaises BRENTANO'S publient sous ce titre un catalogue des livres en langue française récemment édités sur ce Continent.

Ce Catalogue vous sera envoyé gratuitement si vous en faites la demande au

French Department
de

BRENTANO'S

586 Fifth Ave., New York 19, N. Y.

Il vous permettra de faire votre choix et les livres commandés par

vous seront adressés sans frais d'expédition.

PARFUMS WEIL PARIS CO.

Les parfums. Les colognes

ZIBELINE
CASSANDRA
COBRA

745 FIFTH AVENUE • NEW YORK CITY

DAKAR-GAO

P A R

L E

L I E U T E N A N T

J.

R O B I N O T

Un canal à e'cluse, long de 7 kilomètres permet de passer le barrage. Nous ne l'abordons pas sans inquiétude. Par suite de la décrue du fleuve il est presqu'à sec et lors du voyage précédent, le Gallieni mit 36 heures pour le franchir. Nous ferons mieux encore, puisque nous en sortirons 52 heures après y être entrés, soit une honnête moyenne de 150 mètres à l'heure; encore aura t'il fallu décharger entièrement transporter les bagages à dos d'homme et faire tirer le bateau sur le sable par tous les tirailleurs aux ordres de notre enseigne qui a pris le commandement pour nous éviter de rester entre les deux biefs, tels des poissons abandonnés par le ressac dans un creux de rochers. Lors des rares passages qu'il effectue par ses propres moyens, le Mage titube d'une rive à l'autre dans l'étroit chenal, "Bateau Ivre" d'un nouveau genre, que Rimbaud n'eut pas inventé.

A l'escale de Macina nous sommes accueillis par une nuée de jeunes filles Peulhes venues vendre aux tirailleurs des calebasses d'un lait abondement baptisé. Leurs formes sculpturales, leur ligne d'épaules impeccable, leur peau d'un beau rouge cuivre, leur fin profil, font de ces femmes les plus belles qu'il m'aït été donné de rencontrer en A. O. F. Cette race de pasteurs, non pas noire, mais d'origine sémitique, repoussée de plus en plus loin par des invasions successives, essaia un peu partout au long des étapes de ses migrations. Le plus fort noyau se trouve dans le Fouta Djalon, mais à Gao même existe un canton Peulh important. En mesurant sur la carte la distance séparant ces points on peut se faire un idée de son aire d'extension.

Le lendemain matin au moment du départ, nous nous apercevons que le petit chaland-tender, transportant notre provision de bois, épousé par un trop long service a déclaré forfait et dessine sa forme sous un metre d'eau. Nous l'abandonnons là, mais perdons plusieurs heures à repecher le bois qui flote alentour. Il nous faudra dorénavant l'entasser dans tous les coins du bateau, au grand dam des passagers indigènes qui voient ainsi leur espace vital, déjà bien restreint, considérablement rétréci.

Au petit village de Djenné nous apercevons la mosquée figurant sur les timbres du Soudan, rien d'extraordinaire d'ailleurs, l'Afrique Noire est extrêmement pauvre au point de vue architecture, tant religieuse que profane. Nous y

assistons à la tonte des moutons avec de grands couteaux, parfois le poil saisi de trop près vient avec un morceau de chair, qu'a cela ne tienne, une poignée de poussière répandue sur la blessure, et l'estropié rejoint le troupeau bêlant de ses camarades.

Après Mopti, réputé pour ses couvertures de laine, qui étaie ses maisons grises dans le triangle formé par la confluence du Niger et du Bani, et se trouve de ce fait perpetuellement envahi par les rats, nous entrons dans la zone d'inondation du fleuve qui sur des milliers de kilomètres carrés s'étend jusqu'à Tombouctou. Des myriades de chenaux entourent des multitudes d'îles de formes et de dimensions variées, rendant la navigation difficile. Le pilote trouvant sans doute le voyage trop court remontera pendant près de deux heures un chenal à contre sens avant de s'en apercevoir.

Nous traversons ainsi les immenses étendues des lacs Debo et Faguibine. La faune avicole est d'une richesse et d'une variété extraordinaire. Toutes les races de canards, d'aigrettes, de hérons ou de passereaux se trouvent représentées. Les plumages les plus disparates, ternes ou brillants, clair ou foncés, se mêlent en un carrousel sans fin dans lequel la flèche du martin pêcheur croise le vol lourd de l'énorme pélican ou le groupement impeccable d'innombrables baoulés. Les nénuphars étalent largement leurs fleurs blanches, mauves ou roses ajoutent leur note à cette symphonie de couleurs, et je ne puis m'empêcher de songer à l'admirable description du Mississippi dans 'Atala'.

A Naifunke, le toubib, nommé Rossignol, un original comme on en rencontre souvent à la colonie, a fait construire dans sa case une cheminée de briques rouges, aux proportions monumentales, destinée à lui rappeler sa Normandie natale. Des fresques représentant de vertes prairies parsemées de pommiers et de vaches rousses augmentent cette illusion. N'y pouvant faire du feu dans un pays où la température excède 40 degrés, il y a logé son frigidaire. Au dessus, un écu porté une cocotte sur un large fonds de gueule ceint d'un mince liseré d'argent. Mes armes explique t'il en montrant le cocotte 'Rossignol, beaucoup de gueule sur peu d'argent.' Au dîner son boy, un Bambara magnifique et dument style, se penchant sur l'épaule du capitaine, hotel de marque,

lui dit d'un air agressif en lui présentant le plat 'bouffe pas tout, cochon, laissez en pour les autres' puis d'un air confidentiel. 'T'en fait pas, vas y, c'est pas toi qui paye.' Gros succès comme on le pense, encore augmenté lorsque nous apprenons qu'un gouverneur en tournée ne fut pas exempt de ces recommandations familiaires.

En quittant cette hospitalière demeure nous reprenons parmi les îles notre route vers Kabara, l'avant port de Tombouctou, dont il est séparé par un route poussièreuse de 7 kilomètres. Nous y arrivons le 24 décembre. L'escale devant être assez longue, nous ne résistons pas au désir de visiter celle qui fut si longtemps la ville mystérieuse, la capitale religieuse de l'Islam noir, et dont les shires et rénégats espagnols du pacha Djouder avaient fait une cité rivalisant de richesse et de faste avec les plus grandes villes de l'empire Marocain. Curieuse odyssée, digne des plus grands faits d'armes de l'histoire, que celle de cette poignée d'aventuriers s'élancant à travers 3.000 kilomètres de désert, au milieu des difficultés et des privations que l'on imagine, à la conquête du légendaire empire des Askia, dont Gao la capitale passait pour la ville de l'or et des plaisirs sans nombre.

Tout autre moyen de transport faisant défaut, nous louons des ânes dont la selle est un simple tapis retenu sous la ventre par une corde. Confort très relatif et le prestige du blanc sera fortement compromis quand le lieutenant V., cette selle rudimentaire ayant tourné, se trouvera les quatre fers en l'air sous le ventre de sa monture en pleine place de Tombouctou. L'enseigne a pu se procurer un cheval étique, Dieu sait où, et regardant avec dédain nos baudets, ne ménage guère notre amour propre. Nous aurons notre revanche au retour, lorsqu'il arrivera vingt minutes après nous trainant par la bride sa rossinante absolument fourbue.

Sur l'air des Trois Ménétriers, notre caravane se met en marche à travers la célèbre forêt de Kabara. Triste forêt en vérité, des épineux gris de poussière et ne dépassant guère 7 à 8 mètres de haut fournissent une ombre rérisoire, suffisante cependant pour attirer nos ânes. Malgré coups et tiraillements d'oreilles ils s'obstinent à passer d'un arbuste à l'autre, sans souci des piquants qui nous déchirent les bras et la figure.

La ville étend bientôt devant nous ses terrasses et ses murs rouges. Un silence presque total règne, troublé de ci de là par l'abolement d'un chien ou l'appel rauque d'un charognard. Choses, bêtes et gens semblent écrasés par la chaleur. Telle qu'elle m'apparaît, peu différente des autres cités noires, Tombouctou semble bien morte et déchue de sa splendeur passée. Elle ne reprend un peu d'animation que lors des Azalais, ces immenses caravanes de plusieurs milliers de chameaux qui montent deux fois l'an à Taoudenit, à la frontière algéro-Soudanaise pour en ramener ces barres de sel dont la valeur est ici considérable. Voyage extrêmement pénible et long, certains des participants venant de Bilma au fin fond du Niger. Moins pénible cependant que la vie d'enfer menée par les mineurs, dans ce pays de mort et de soif, le corps tordu par une dysenterie perpétuelle causée par l'eau magnésienne, couverts d'essaims de mouches, plus nombreuses ici qu'un aucun autre endroit du globe. La moindre écorchure, sur une peau crevassée par la morsures du sel, ne tarde pas à devenir une plaie suppurant qui se creuse et se ronge tous les jours. L'Administration y ayant installé un agent pour contrôler les quantités de ravitaillement apportées par les caravanes dut y renoncer, les deux premiers étant devenus fous et le troisième rapturé mourant au bout d'un mois.

Je visite la maison qu'habita René Caillé lors de son arrivée à Tombouctou en 1827. Simple case indigène que seul un écritau distingue des autres, mais riche de souvenirs et de gloire. On imagine difficilement de qu'il fallut de persévérence et de courage à ce second maître de la marine pour accomplir sous la défroque d'un mendiant arabe cet extraordinaire périple qui le conduisit de Saint Louis au Maroc en passant par le Centre Africain.

Je me fais ensuite conduire à la demeure du Père Yacouba. Ce robuste vieillard de 80 ans dont une barbe de fleuve encadre la figure éclairée par un fin sourire est une figure légendaire en A. O. F. Véritable personnage de roman, n'inspira t'il pas d'ailleurs à W. Seabrook un excellent livre biographique "Le Moine Blanc de Tombouctou," le P. Yacouba vint en Afrique sous l'habit de père Blanc, qu'il abandonna bientôt pour se marier avec une indigène dont il eut une nombreuse progéniture. Vivant au contact des noirs et à leur manière, les connaissant parfaitement, il acquit auprès d'eux par sa justice et sa bonté une influence mise tout entière au service de la France. Maintes difficultés politiques ou administratives furent certainement applanies dans ces régions grâce à lui. Longtemps professeur à la Medersa de Tombouctou, le père Yacouba jouit maintenant d'une

oisiveté dont de sont pas exclues certaines douceurs, témoins ces bouteilles d'aperitifs d'avant guerre qu'il nous fit généralement apprécier et dont les mauvaises langues affirment qu'elles sont le p-ché mignon du brave homme. C'est bien un de "Ces Phénomènes, Artisans de l'Empire" chers à Jean Ajalbert.

Un autre de ces phénomènes, un vieux breton de 73 ans, le père S'Kours, mort cette année, après avoir été longtemps opérateur de la station de T. S. F. tenait une Guinguette à Kabara. En 47 ans, sa seule tentative pour rentrer en France l'avait conduit à Bordeaux, mais devant le mouvement de la rue et les aspects d'une civilisation dont il s'était depuis longtemps déshabitué, il avait reculé effrayé et repris le premier bateau pour revenir à ses chers sables.

Nous pensions bien marquer cette soirée de Noël par un petit dégagement. Hélas un des tirailleurs n'a t'il pas eu l'idée saugrenue, avec le résultat que l'on devine, de se baigner par trois mètres d'eau sans savoir nager. Toutes les réjouissances seront de ce fait supprimées et nos chants joyeux remplacés par les lamentations aigues des moussois.

Nous approchons de la fin de notre voyage et passons les villages de Gourma Rarhous et de Bamba. Les rives sont de plus en plus sablonneuses sauf dans l'encaissement rocheux de Tossaye. Nous arrivons au petit jour à Bourem, la première subdivision du Cercle de Gao. Dans le soleil levant le Fort domine la courbe du fleuve de sa masse rouge, sur laquelle, légèrement plus bas, la Résidence se détache en mauve. Les voyageurs venant du Nord par la route Transaharienne évoquent toujours avec émotion ce coquet petit poste ou, pour la première fois, en débouchant de la route en corniche, le Niger, roulant son cours majestueux dans un encadrement de vertes rivières parsemées de nenuphars apparaît à leurs yeux brûlés par 10 jours de soleil et de sable. C'est la qu'eut lieu la bataille décisive opposant les troupes de Djouder aux hordes Songhai. Ces derniers avaient imaginé de lier ensemble des centaines de taureaux et de les chasser en direction de leurs ennemis, mais aux premiers coup de mousquet les animaux effrayés firent volte face, semant la mort et le désordre dans leurs propres rangs. La route de Gao était ainsi ouverte aux marocains presque sans combattre.

Nous patrons pour notre dernière étape. Les dunes roses se succèdent sans interruption, bordant le fleuve. Parfois, à leur sommet, la silhouette d'un Touareg vêtu de blanc, haut perché sur sa monture aux jambes grêles, se découpe sur le bleu intense du ciel, tandis que des troupeaux de centaines de bœufs, chassés par la sécheresse des mares de l'in-

terior s'abreuvent au fleuve dans un concert de beuglements.

Un dernier meandre, voici la grande dune de Gao, plus rose et plus haute encore que les autres. Dans le fond, la tour de la résidence, rose aussi, domine de sa masse ajourée les terrasses de la ville et les toiles vertes de l'hôtel Transaharien. La station de T. S. F. pointe ses aiguilles vers le ciel. Nous approchons du quai dans le reflet des palmiers. Toute la population est là. Je comprendrai plus tard ce que représente l'arrivée de cet unique lien avec l'extérieur, et j'en ferai tout autant quand je ne serai pas en tournée. Les Européens portent le "boubou" blanc et le large et frais "seroual" noir dans les jambes duquel on rentre les pieds le soir pour éviter les piqûres de moustiques. Je commence à distinguer des visages qui me seront bientôt familiers. Mon émotion s'accroît. Une dernière manœuvre nous rapproche de l'embarcadère, le Mage exprime en sifflant sa joie d'arriver à bon port. Un commandement bref, la passerelle s'abat. Le grand voyage est terminé.

Le lendemain vers midi nous arrivons au barrage de Markala. Cet ouvrage barrant entièrement le fleuve, large de plus d'un kilomètre, a pour but d'irriguer toute une région où l'on introduit actuellement la culture intensive du coton. Il est encore trop tôt pour juger les résultats et la rentabilité de cette entreprise, mais la réalisation, compte tenu du climat, du pays et de la pauvreté de la main d'œuvre, est magnifique en elle-même et prouve que notre pays, lorsque les moyens nécessaires sont mis à la disposition d'hommes compétents, est capable de faire aussi bien et mieux que n'importe quel autre.

(Fin)

Andre De Saint-Phalle

& Co.

25 Broad Street

New York 4, N. Y.

Members New York

Stock Exchange

ANDRE DE SAINT-PHALLE

Telephone HA. 2-4300

Emile, Conn. Ave., the most complete beauty salon in the world with "head-to-toe" service

— MAISON FRANCAISE —



1221 Connecticut Ave.
District 3616



528 12th Street N. W.
NAtional 2028

Branches:

Mayflower Hotel, Dodge Hotel, Meridian Hill Hotel, and 3020 Wilson Blvd., Clarendon, Va.

RAINBOW GRILL

1212 13th Street, Washington, D. C. Telephone ME. 9187

Rendez Vous Des Aviateurs Francais De Passage a Washington

On:

Y parle francais

Y mange de veritables "Frites"

des poulets casserolle champignons

des steaks

VINS des meilleurs
crus.

et tous plats prepares a la Francaise

ROURE-DUPONT
INCORPORATED

366 MADISON AVENUE

NEW YORK, N. Y.

L'ADIEU DE L'EMIGRE

C'était une froide matinée de décembre, semblable à beaucoup de matinées de décembre en France; un ciel gris parfumait l'atmosphère d'une vague mélancolie, d'une silencieuse tristesse. . . .

Dans sa chambre, chambre d'étudiant ou la fantaisie se mêle à l'étude, les souvenirs aux livres, Christian X . . . est assis devant sa table, il lit et relit une lettre "EXPRESS" qu'on vient de lui apporter. Elle vient de Bayonne. . . . Oui, il se rappelle maintenant, ces lettres échangées avec cet ami là-bas au moment où il avait eu ces ennuis avec la commission Allemande, à la suite de cette altercation un soir. Les jours étaient passés, son ami lui avait répondu: "impossible pour le moment." Et maintenant voilà qu'il écrivait: "oui" . . . Il s'éveillait juste avec encore les souvenirs de la veille, de cette nuit où ils s'étaient réunis une trentaine d'étudiants et d'étudiantes pour accueillir un ami relâché. Et voilà que dès les premiers heures de cette journée la perspective d'une aventure, d'un départ s'offrait à lui.

En hâte il s'habille, distrait, téléphone à ses deux meilleurs amis qu'il les attend pour déjeuner sans faute. Rendez-vous à "LOUIS XIV." Quelque chose de très important à leur dire.

Onze heures du matin; emmitouflé dans son pardessus, il se dirige vers l'Université. Il passe devant la "FAC" de médecins, sa large façade et sa vieille porte flanquée des deux grandes statues; sous la même porte où Rabelais passait, aujourd'hui passent des groupes d'étudiants dont quelques un portent la faluche aux couleurs de la corporation. . . . La vieille cathédrale avec ses porches majestueux, puis la faculté de lettres; il salue dans le hall quelques professeurs et gagne la bibliothèque; le même calme, la même paix, autour des tables des têtes plongent dans les livres. Il retrouve quelques amis et son petit flirt qui est loin de se douter de ce qui se trame dans cette cervelle. Ils remontent ensemble la rue de l'Université. C'est la sortie des cours. Des bandes joyeuses affluent. Des exclamations jaillissent. . . . Des conversations bruyantes, la foule des étudiants envahie la rue. Réveur il suit cette troupe, il se sent déjà loin d'elle; un à un il examine les visages; jamais il ne les a regardé avec tant d'attention et mieux compris. Des sourires des bonsjours dans sa direction. Il répond évasivement. . . . Enfin voilà le restaurant "LOUIS XIV"; il dit au revoir à Annita et rentre. Il évite deux tables d'amis et se dirige vers le fond où Jacques B . . . l'attend, avec son éternelle bonne humeur: Qu'as-tu ma vieille? Qu'est-ce qui arrive? Chris-

tian s'assied et sort la lettre. . . . A ce moment la porte s'ouvre et Bernard B . . . ce garçon au calme impressionnant, rentre; il va vers les deux amis le regard anxieux. . . . Dans les mains la lettre est passée, pas un mot n'a été prononcé, tous les trois ils complotent en eux-mêmes. Ils sont tirés de leur réflexion par l'arrivée de trois uniformes gris: ils simulent une conversation banale tandis que les trois hommes montent au premier étage.

Le repas est presque terminé, il n'a pas été long à avaler, deux bouteilles de vin vieux sont la déséparées, leurs dernières bouteilles bues en FRANCE. . . . Leur décision est prise. Ils quitteront Montpellier cette nuit; pas d'adieux ou très peu. L'après midi est réservée aux

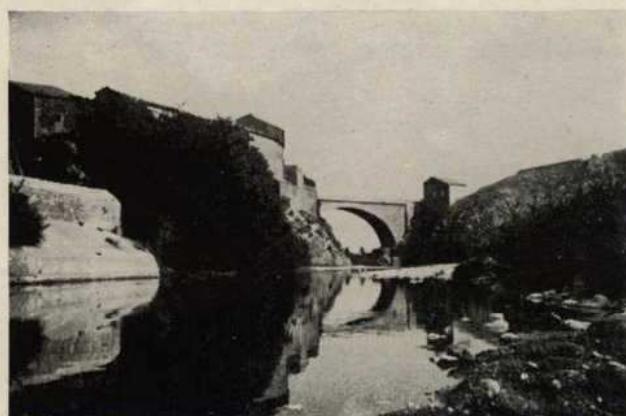
et malgré sa peine, ses yeux humides elle approuve ce geste, ce geste de 20 ans, beau dans son élan. Silencieux ils marchent côte à côte, leurs lèvres se joignent par instant: c'est leur dernière soirée pour longtemps peut-être. Jamais ils ne se sont sentis plus près l'un de l'autre, plus ardents. Ils sentent battre en leur ame avec combien de force ces dernières minutes. . . . Elle ne viendra pas à la gare. . . . Une dernière étreinte où les larmes se mêlent aux baisers et d'un pas rapide il fuit, il fuit droit devant lui. . . .

11 heures du soir: ils sont là tous les trois réunis sur le quai de la gare, forts résolus, mais tristes aussi. Ils sentent ce soir ce qu'ils abandonnent volontairement ils ont sorti leurs pipes et tirent nerveusement de nombreuses bouffées . . .

Les cours du matin, cette rue de l'Université animée en quelques instants par le va et vient de centaines de garçons et filles . . . la cours de la "FAC" son ambiance, . . . la "COMEDIE" si familièrement surnommée l'oeuf par les étudiants, la place de la "COMEDIE" aux environs de midi, . . . leurs cafés familiers; LE FRANCE, LE RICHE, Le BAR DES ARTISTES, LE GRILLON, LA BOMBONIERE . . . le théâtre . . . la rue de la LOGE, l'A. G. E. M. et son bar à vieilles voûtes de pierre. . . . Le "PEYROU" et son cadre majestueux, sa statue équestre représentant LOUIS XIV un doigt vers l'orient, le château d'eau et ses longs escaliers en gradins ses pelouses et son jardin français . . . le "PEYROU," refuge de bien des flirts anonymes du soir. . . .

Ils revoient tout cela. . . . Le bruit d'une locomotive essoufflée. . . . Ils montent dans un compartiment désert . . . un coup de sifflet et le train les emporte maintenant vers les Pyrénées où ils vont passer la frontière . . . leurs regards se croisent: ils savent que dès à présent ils renoncent à tout ce qui était hier encore leur jeunesse.

UN PONT SUR L'HERAULT



ARMEE — AVIATION — MARINE

Uniformes Francais

sur mesure—Coupé et fini garanti

Tissus au metre

Prix raisonnables—Livraison rapide

"Toujours plus beau et moins cher"
"achetez tout chez Wilner's."

WILNER'S

"Custom Tailors Since 1897"

Corner 8th and G Streets N.W.

WASHINGTON, D. C.

ALFRED E. ROLDES

Produits Alimentaires Mondiaux

Phone DEcatur 6717

Arcade Market
107-117—108-118

3134 14th Street N.W.
Washington, D. C.

Le Veau d'Or

RESTAURANT FRANCAIS

Cuisine Provinciale

129 East 60th Street
New York City

THE FRENCH BOOK SHOP

UNITED NATIONS WAR RELIEF, INC.

1720 Eye Street N. W. Washington, D. C.

Open every day, except Sunday, 10 A. M. to 6 P. M.
All French books published in this country and in Canada are
obtainable at their regular price.

The Retailer's commission granted by the Editors is entirely
devoted to FRENCH RELIEF:

Coordinating Council of French Relief Societies
Fighting French Relief Society

Please make your checks payable and send your orders to:
Mme. Maurice Zuber, 1512 Stonewall Road, Alexandria, Virginia
Telephone TEMple 8795

Viennent de Paraitre Aux "Emf"

Robert GOFFIN Passeports pour l'Au-Dela	\$2.00
André LABARTHE Retour au Feu	2.00
Jean MALAQUAIS Coups de Barre (Récits)	1.50
Emil LUDWIG De Bergson à Thomas d'Aquin	2.50
Jacques MARITAIN Comment traiter les Allemands	1.25
Jacques MARITAIN Principes d'une Politique Humaniste	2.00
André MAUROIS Histoire des Etats Unis (2 vols.)	4.00
Jules ROMAINS Retrouver la Foi	1.50

* * *

Nouveautés à Paraitre

Prochainement

Raymond ARON L'Homme contre les Tyrans	2.25
En Collaboration Les Dix Commandements	3.00
Pierre COT Procès de la République (2 vol)	4.00
Eve CURIE Voyage parmi les Guerriers	4.00
Louis VERNEUIL Rideau à Neuf Heures	3.00

* * *

Demandez notre catalogue général
gratuit.

* * *



LIBRAIRIE DE FRANCE

610 Fifth Avenue
New York 20, N. Y. CIRCLE 7-2150

Fidelite de l'Alsace-Lorraine

Comme préambule je tiens à déclarer qu'au point de vue national français il n'existe pas de question ALSACE LORRAINE, et que les plénipotentiaires de la paix n'auront pas à s'en occuper.

Nos deux provinces ont démontré depuis Louis XIV leur profond attachement aux institutions françaises. Leur population d'essence nettement démocratique n'a rien de commun avec l'autocratie et le caractère allemand. Les sentiments de profonde mésestime qu'elle éprouve pour tout ce qui est allemand, les souffrances qu'elle a éprouvées sous la domination teutonne pendant l'occupation, de 1871-1918 les traitements que lui inflige Hitler à l'heure actuelle, me paraissent des démonstrations suffisantes, pour ne pas douter un seul instant de quel côté penche la balance des désirs de ces populations paisibles.

Paisibles dans leur vie journalière, mais combattive lorsqu'il s'agit de défendre leurs droits, les Alsaciens et Lorrains n'ont jamais admis qu'on puisse les faire passer pour des Allemands.

Tous les traités à travers l'histoire, Nimègue, Westphalie et tutti quanti, ne sont pour eux que les chiffons de papier de Bethmann-Hollweg. Toutes les théories des politiciens, geo-politiciens allemands ne les ont jamais ni émus convaincus. On a essayé de les ballotter, de jouer au bouchon avec eux, d'en faire matière d'échange, sans s'inquiéter de leur demander leur avis.

Ce qu'il y a de surprenant, pour des gens non avertis, est que malgré toutes les invasions, malgré les mesures administratives, malgré les lois de coercition, malgré toutes tentatives de germanisation soit par la douceur ou la violence, aucun occupant n'a pu les faire changer d'opinion. Quoique pays frontalier et quoique l'Alsace et une partie de la Lorraine n'aient parlé que difficilement le français et soient restées accrochées à leur patois de consonnance allemande.

Hitler, dans sa folie furieuse, a essayé de démontrer au monde que ces deux provinces étaient d'essence germanique et que ses habitants étaient des Allemands et qu'en les annexant il ne faisait

que récupérer un bien qui lui avait été arraché violemment par les rois de France. La population Alsacienne et Lorraine s'est chargée elle-même de lui prouver son erreur. Manifestations anti-allemandes, démonstrations pro-françaises, résistance dans tous les domaines se sont succédées malgré toutes les mesures de répression. Les arrestations en masse, les emprisonnements, les déportations, les saisies de biens, la chasse à l'homme de nos compatriotes réfugiés en France n'ont eu aucune influence sur leur volonté des Alsaciens et des Lorrains de vouloir continuer à faire partie de la famille française.

Devant cette attitude, Hitler a procédé par des expulsions massives. 800,000 de nos compatriotes ont été transférés de leur domicile vers l'intérieur de l'Allemagne. La circonscription forcée dans la Wehrmacht a mobilisé 180,000 jeunes gens. Les déportés ont été remplacés par des cultivateurs allemands venus des quatre coins la Prusse. De cette façon la germanisation de l'Alsace et de la Lorraine se fera automatiquement, selon les principes énoncés de Hitler. La contradiction entre la prétention hitlérienne que les Alsaciens et Lorrains sont des Germains, et l'élimination de la moitié de la population autochtones pour sentiments anti-allemands est flagrante.

D'autre part, les rapports reçus des fronts de guerre, démontrent que plus de 1500 de nos compatriotes ont déserté les rangs allemands pour se constituer prisonniers aux Russes, et combien se sont enfuis du front italien pour servir dans les rangs français. Il faut croire que le paradis hitlérien ne les a pas convaincus.

L'antipathie séculaire et native qui de tous temps régi les rapports entre nous et les Allemands, ne saurait que s'accentuer, si cela était possible, à la suite des mesures de répressions employées par les lieutenants du Führer.

Nos aspirations sont très simples:
Retour pur et simple à la France.

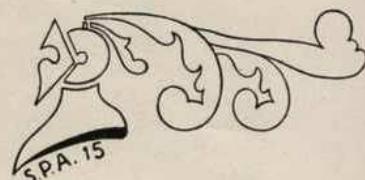
Nous avons toujours fait la démonstration de notre loyauté à son égard et avons partagé ses joies et ses douleurs.

Affranchis par la Révolution de 89 nous sommes restés ce que nous étions, des démocrates invétérés, gardiens de nos libertés.

J. d'HELLOCOURT,
Maire Lorrain.

Escadrilles en Italie

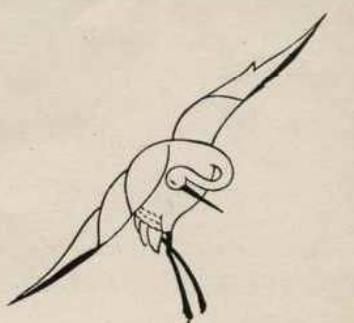
Groupe 1/7—1/ère Escadrille
ex- S.P.A. 15



Groupe 2/7
Escadrille France ex- S.P.A. 78



Groupe 2/7
3/ème Escadrille
ex- S.P.A. 73



G.B. 1/22
1/ère Escadrille ex- V. 109



He won't dodge this-



Don't you dodge this!



The Kid'll be right there when his C. O. finally gives the signal . . .

There'll be no time to think of better things to do with his life. **THE KID'S IN IT FOR KEEPS**—giving all he's got, *now!*

We've got to do the same. This is the time for us to throw in everything *we've* got.

This is the time to dig out that extra hundred bucks and spend it for Invasion Bonds.

Or make it \$200. Or \$1000. Or \$1,000,000. There's no ceiling on this one!

The 5th War Loan is the biggest, the most vitally important financial effort of this whole War.



Back the Attack! - BUY MORE THAN BEFORE

NOTRE ETABLISSEMENT EST
LE MAGASIN PREFERE DES
AVIATEURS FRANCAIS

A et N Trading Company
Equipement Militaire et Tissus

8TH ET D STREET N.W.
WASHINGTON, D. C.

Le Maquis Recupere 40.000

litres de carburant.

Par un journaliste clandestin.

"Le 3 février 1944, on m'avait donné rendez-vous à 20 heures, dans une petite ferme isolée. La nuit s'annonçait fort belle, la lune brillait par intermittence, voilée par de rapides nuages. Bientôt arrivèrent les voitures et j'appris alors que nous allions au Puy. (Haute Loire) enlever de l'essence.

Je m'empilais dans la confortable familiale et nous démarâmes aussitôt, suivis de trois camions. Tandis que nous filions sur les routes désertes, les conversations allaient bon train, les garçons se réjouissaient de l'expédition, regrettant de n'en pas avoir une chaque jour. Dans l'ombre luisaient les mitrailleuses . . .

Vers 23 heures nous arrivâmes à quelques kilomètres du Puy, lieu de rendez-vous avec les équipes du Puy de Dome et du Cantal. Deux voitures légères et plusieurs camions nous attendaient déjà. Le patron et ses lieutenants, vétérans tous décorés et cités à l'ordre de la Résistance, s'affairaient, vérifiaient les équipement et distribuaient les consignes. Les garçons, mitrailleuses en bandoulière, discutaient en groupes, des chances de l'expédition. Quel équipement hétéroclite! Des capotes militaires, des blousons, des pardessus civils, mais l'uniforme était dans la résolution peinte sur tous les visages.

Il fut convenu que les camions partiraient 3 par 3 au dépôt pour faire le plein. Je partis aussitôt dans la voiture du patron, suivi des 3 premiers camions. La figure ébahie et les yeux ronds des gardes des passages à niveau faisaient plaisir à voir devant ce défilé de voitures. Quelle merveille de voir sur cette route en plein territoire occupé, cette file de voitures tous feux allumés, roulant en pleine sécurité comme si de rien n'était; à cette heure c'étaient les occupants qui, terrés dans leurs casernes, inquiets, étaient les prisonniers du pays et l'espace était à nous.

A deux kilomètres du Puy, l'ordre fut donné d'éteindre tous les feux et nous primes de petits chemins à travers la banlieue. Tout avait été fort bien organisé et minuté. Une heure plus tard l'équipe avait pris possession du dépôt, ligoté le gardien et établi la sécurité. Une fois arrivés, nous poussâmes à la main les camions devant les tuyaux de remplissage, il fallait éviter tout bruit, car à une cinquantaine de mètres se trouvait un dépôt d'essence allemand, gardé militairement, mais je crois fermement que les boches n'avaient pas envie du tout de savoir ce qui se passait près d'eux, car les types en roulant faisaient un vacarme épouvantable.

Le camion citerne se remplissait allè-

grement à la pompe, mais comme le tuyau d'adduction ne fonctionnait pas, un camarade et moi entreprimes d'en monter un autre. Quel travail, effectué aussi tranquillement que dans l'atelier. L'essence giclaient de toutes parts et j'en ruisseis à n'y voir plus clair.

Les camions défilaient à un rythme rapide et bientôt il ne resta plus que les voitures légères que nous avions récupérées, deux Citroën et un camion citerne. Le plein des voitures fut fait dans un ordre parfait, assuré par le service "transport." La lune se reflétait dans les flaques et dans le ciel, détachait en ombres curieuses, la silhouette de Notre-Dame de France, heureux symbole.

Un garçon dit qu'un bourgeois voisin réveillé par le bruit, était sorti de sa maison pour se renseigner; mais il reintégria bien vite son lit, effrayé par ces hommes armés, il saurait plus tard de quoi il s'agissait.

Furetant dans l'atelier maintenant silencieux nous découvrîmes des piles de caisses de graisse et d'huile qui eurent tout fait de prendre le chemin des voitures ainsi que les pneus, etc. . . . Celles-ci furent bientôt pleines jusqu'à la gueule.

Un camion venant de loin manquait à l'appel, il était tard; le temps se couvrait et il fallut sortir à regret, car nous manquions de place, mais 40,000 litres d'essence avaient pu être empruntés.

A 4 heures, sur le chemin du retour nous rencontraimes le camion défaillant. Une voiture partit aussitôt avec lui pour le remplir en espérant que l'alerte n'était encore donnée.

Tout se passa d'ailleurs fort bien, malgré une petite panne juste devant la caserne allemande, sous les yeux d'une sentinelle et d'un garde somnolents.

Le retour s'effectua sans histoire dans la brume et dans le froid, tous les camions gagnèrent leurs dépôts secrets. Au jour, quand toutes les forces de police barreraient la route, il n'y aurait plus trace de l'expédition . . . jusqu'à la prochaine fois."

On annonce d'Alger que:

"Toutes les forces des partisans sont unies sous le nom de "Forces Françaises de l'Intérieur." Leur statut, comme élément particulier de l'armée française, sera bientôt présenté au Comité Français de la Libération Nationale.

"Sur le front intérieur français les pertes sont actuellement plus graves que sur beaucoup de fronts de guerre. Le chiffre total de fusillés depuis l'armistice jusqu'en février 1944 s'établirait à environ 120.000. D'après des estimations faites à Vichy, on chiffrerait à 76.000 le nombre de fusillés dans la seule région parisienne. A l'heure actuelle, plus de 400.000 Français sont internés en France."

Nouvelles Des Forces De

L'Intérieur

Opérations contre le Maquis

Les Allemands ont tenté au cours des dernières semaines de détruire les organisations du Maquis dans les régions de la Haute Savoie, de l'Ain, et du Jura. *Plateau des Glières.*

Une bataille de plusieurs semaines s'est déroulée à partir du dimanche 26 mars, sur le plateau des Glières (Haute Savoie) entre des patriotes français et 12.000 Allemands. Malgré l'écrasante supériorité de l'ennemi en hommes et en matériel, la défense française a été efficace et héroïque. Elle a couté 300 morts et 350 blessés graves aux troupes ennemis. Celles-ci comprenaient des unités de montagne et de l'artillerie de tout calibre allant du 25 mm. au 150 long.

Le repli du Maquis s'est effectué en bon ordre.

Dans l'Ain

Les premières opérations allemandes de nettoyage du maquis de cette région avaient échoué en février. Pour se venger les troupes du Général Schaack avaient incendié plus de 400 maisons.

Une nouvelle offensive allemande fut lancée le 22 avril. Des effectifs considérables furent engagés. Partout repoussées, les troupes allemandes perdirent 500 tués et 700 blessés. Les patriotes perdirent 64 tués dont quatre officiers.

Dans le Jura

La 150ème division allemande fut lancée contre le Maquis du Jura. L'opération ne réussit pas plus que celle de l'Ain et les patriotes infligèrent de lourdes pertes aux Allemands. Les Français perdirent 10 tués dont un chef. Soldats et officiers rivalisèrent d'héroïsme. Le sacrifice volontaire d'un détachement conduit par un père de six enfants a empêché que le village de Viry fut rasé et que vingt otages fussent fusillés.

Représailles allemandes

Furieux de leurs échecs, les Allemands arrêtent, déportent et parfois même massacrent sans discrimination. En une seule journée (24 avril), ils ont incendié 300 fermes. En revanche, les Forces Françaises de l'Intérieur multiplient leurs attaques contre les centres industriels travaillant pour le Reich et contre les lignes de communications.

A titre d'indication, voici un tableau des activités de la résistance entre le 2 et le 6 janvier 1944 dans toute la France:

38 attentats contre voies ferrées.

49 coups de main divers.

14 sabotages.

42 attentats dirigés contre des organisations collaborationnistes.

LOWRY FIELD

Le 20 Mai 1944.

L'Alliance Française et l'Académie Française du Lycée Sud ont eu la délicate attention d'inviter 10 étudiants Français de Lowry Field à leur banquet annuel.

Il est dix-neuf heures, dans le Hall du Brown Palace beaucoup d'animation. De très sympathiques dames en robes de soirée rivalisent d'élégance — Quelques messieurs en grande tenue de "péquin" conversent avec les Français dans leur bel uniforme "Bleu-Louise."

Le Lieutenant DELARUE, Commandant d'Armes, empêché, a délégué le warrant officer (adjutant) Louis CHABAUDY, pour le représenter.

Ne connaissant que très peu l'anglais, je me demande comment se présentera la soirée pour moi. J'ai bien mon dictionnaire de poche, mais il ne peut me servir que pour des conversations banales.

Je respire. Ces dames parlent un français correct et je n'aurai besoin de l'aide de personne.

Nous sommes présentés à Madame COMBS, Présidente de l'Alliance Française et professeur de Français au Lycée Sud.

Je remarque épinglee sur sa poitrine une décoration au ruban violet. Madame COMBS est Officier des Palmes Académiques.

Un essaim de jolies jeunes filles arrive. Ce sont les élèves de Madame COMBS. Les présentations d'usage sont faites et chaque "French Boy" aux bras de deux charmantes jeunes filles font leur entrée dans la salle de banquet au style Second Empire.

A l'arrière de la table présidentielle, deux drapeaux aux couleurs américaines et françaises. La salle a été artistement décorée par les demoiselles de l'Académie Française.

A table je suis entre Mesdames Paul CLARK et David KROHN. Un peu

timide au début je m'accommode rapidement à l'atmosphère de la conversation et du banquet.

Avant le repas les Hymnes Nationaux de nos deux pays sont joués. Au premières notes de la Marseillaise, celle-ci est chantée par tout le monde.

Le gros travail que nous avons fourni à Lowry Field nous a donné de l'appétit. Les crevettes roses, les radis, et les olives de Provence ne sont pas délaissés. Le repas est à peine commencé que mesdemoiselles Charlotte LEEDY, Jo PESMAN et Haniet WILLOON interprètent un passage de Contes d'Hoffmann.

Nous en sommes au dindonneau farci aux petits pois et pommes rissolées. Ces demoiselles laissent leur place à Monsieur Walter FORD et à Mademoiselle Pat TOOL qui amusent les invités par une scène humoristique.

"La salade du Chef" est entamée mais nous ne la termineront pas. Nos yeux ont quitté l'assiette pour admirer les jolies jambes de Mademoiselle Betty BROYDEN qui exécute une série de danses classiques et provinciales.

Après ce numéro que nous aurions voulu voir durer, Monsieur Robert PANTIER dont la voix est très appréciée dans les Salons de Denver, nous fait entendre quelques chansons françaises.

"Les éclairs chocolat en surprise" et le café ont remplacé la salade du Chef. Une voie arrive jusqu'à nous. Il y aurait-il une chanteuse Française au Brown Palace? Non. Ce n'est que Mlle. ANDVEY SCHOFER qui se dirige gracieusement vers notre salle en chantant "Messieurs et Mesdemoiselles." Elle incarne la jolie bouquetière que nous avions coutume de voir dans nos grandes villes. Elle porte une robe blanche en mousse-line et sur sa tête un mignon chapeau de Niçoise.

Pour terminer nous assistons à l'élection des nouveaux officiers de l'Académie

Française du Lycée Sud. C'est ainsi que sont appelées les demoiselles du Comité.

Mademoiselle Jo PESMAN, présidente pour l'année scolaire 1943-1944 se démet de son titre et remet à Mademoiselle Bonnie-Marie STUCKY l'écharpe aux couleurs françaises insigne de la fonction. Une nouvelle présidente est élue.

Après l'élection, nous demandons à ces deux charmantes demoiselles leur impression sur la langue française et les Français.

Mademoiselle STUCKY nous dit; "J'apprends le français depuis trois ans. J'aime la langue française de "tout mon coeur." Les Français sont très charmants." — Merci, Mademoiselle STUCKY.

Mademoiselle PESMAN regrette de quitter la présidence. Je la comprends. Elle trouve les Français très gais. Elle aime la musique et les classiques Français.

Le téléphone sonne. Mon interprète officiel Gabriel MATTEI demande à me parler. Ce brave caporal chef s'impatiente à l'autre bout du fil. Sa communication est d'une grande importance. Je dois quitter ce groupe de jolies jeunes filles et je m'excuse près de Madame COMBS.

L'Alliance Française a été créée à New-York il y a cinquante ans pour faire valoir la cause française à l'étranger. Elle s'intéresse à tout ce qui est culture et civilisation françaises.

A Denver l'Alliance Française est reconnue comme ayant le plus de succès à l'Ouest du Mississippi. Elle comprend cent quarante membres dont la majeure partie sont des Américains qui aiment la France.

L'Académie Française est un groupe d'Elèves des classes avancées de la langue française du Lycée Sud. Sous l'impulsion de Madame COMBS le nombre des élèves augmente chaque année.

Lorsque nous quitterons Denver nous regretterons toutes ces aimables personnes qui ne cessent de se dépenser pour les Etudiants Français de Lowry Field.

Antoine MONREAL.



CHEZ GLENN - MARTIN MIDDLE RIVER (Baltimore)

THE GLENN L. MARTIN COMPANY
BALTIMORE, MD.

May 31, 1944.

Commanding General,
French Military Mission,
1759 R Street,
Washington, D. C.

Dear Sir:

The French students presently assigned to The Glenn L. Martin Company Training School will be leaving shortly to rejoin their combat units abroad.

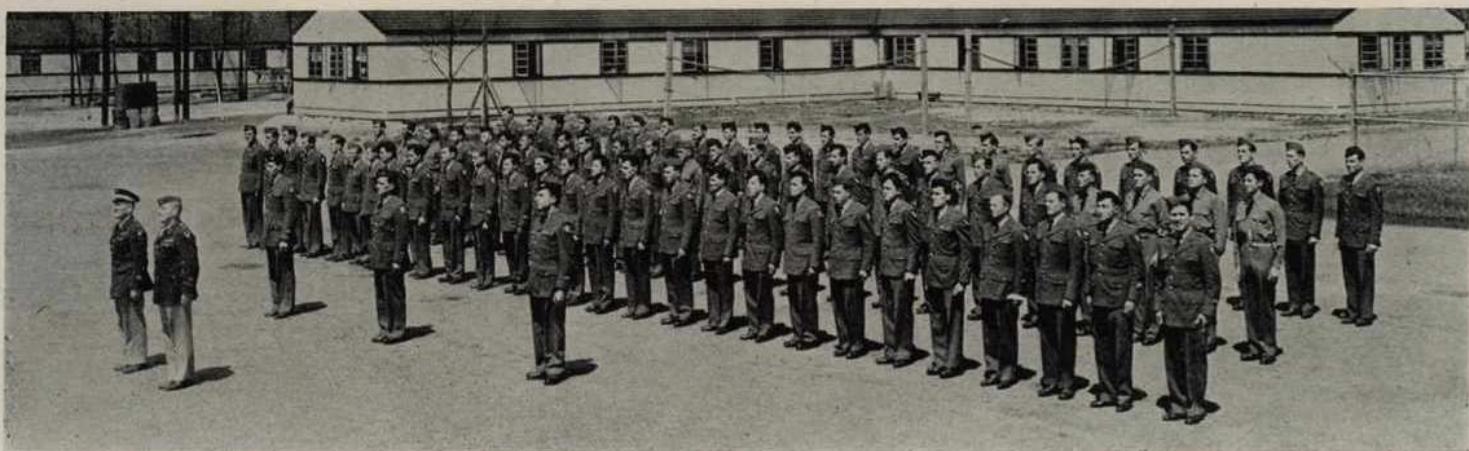
As this time approaches, this Company would like to extend congratulations to Captain George Delobbe and the students of the French detachment for the splendid results obtained and the way they applied themselves, during their stay at our school. It has been brought to our attention that all of the students have classified either superior or excellent. This indicates to us a serious approach to their work and assiduous application to their duties.

The entire detachment has extended

excellent cooperation to our instructors and staff throughout their stay at this school.

We consider it a privilege to have had the opportunity to train such a fine group of personnel for France. It is a pleasure to commend the entire detachment to you.

Very truly yours,
THE GLENN L. MARTIN
COMPANY
R. L. STANSBURY,
Assistant to the Vice President.



TUSCALOOSA

En relisant Baudelaire, j'ai été frappé de ce que dans poème (Le Calumet de la Paix). Poème ajouté aux Fleurs du Mal,—l'auteur cite Tuscaloosa.

Je vous signale ces vers qui se trouvent dans la Vième strophe de cette poésie:

“Des plus lointains sommets des Montagnes Rocheuses

Depuis les lacs du Nord aux ondes tapageuses,

Depuis Tawasentha, le vallon sans pareil, Jusqu'à Tuscaloosa, la forêt parfumée, Tous virent le signal et l'immense fumée Montant paisiblement dans le matin vermeil.

Une collecte a été faite parmi les aviateurs français de Tuscaloosa au profit de l'enfant de Marshall N. Hasson, instructeur qui a trouvé la mort avec le Caporal-Chef Combet. Cette collecte a rapporté 150 dollars qui seront remis à la famille sous forme de "War Bonds" par le Major Would, commandant de la base de Tuscaloosa.



F. MAIL AU CANADA

L'insigne des C.F.P.N.A. vient de sortir . . . choisi parmi 70 modèles présentés par les élèves des différentes écoles, le dessin du Caporal Armurier mitrailleur Clovis Bonnet a été retenu. L'Aspirant Remondet (Prix de Rome) en a perfectionné les lignes générales.

Trois petits poussins bleu, blanc, rouge grandissent sous l'aile de l'aigle américain. "Ils grandiront" telle est la devise adoptée, remplie d'espoir et de confiance.

La Maison Cartier de New York en a obligement assuré la réalisation avec le soin et le gout qui caractérise toujours sa production.

Monsieur Gérard LEFEBVRE a accepté de représenter F.MAIL au Canada. Désormais F.MAIL réservera une part de plus en plus grande à ce grand pays voisin où des contingents français d'aviation vont en plus grand nombre s'entraîner dans les camps de la R. C. A. F. ou C. R. A. C. (Royal Canadian Air Force ou Corps Royal d'Aviation Canadien). F.MAIL est allé rendre une rapide visite "tra los lagos" mais il a bien l'intention d'y revenir.

Pour la publicité et les abonnements nos lecteurs du Canada voudront bien s'adresser à Monsieur Lefebvre, 1101 Parc Lafontaine, Tel. FA. 35 91.

AERONAUTIQUE NAVALE



Depuis la publication de notre dernier n° la Marine Française a envoyé aux Etats-Unis plusieurs contingents d'élèves pilotes et de pilotes en stages de contrôle.

Les cadets sont des Elèves Aspirants de Réserve qui après leur période de formation militaire en Algérie sont destinés à devenir d'abord élèves-pilotes aux Etats-Unis, puis, s'ils satisfont aux divers stages et examens Aspirants et Enseignes de Vaisseau spécialisés dans l'Aéronautique Navale.

La Marine Américaine a bien voulu faire profiter ces jeunes gens de la magnifique organisation que représentent ses "Pre-Flight Schools" et les Français passent désormais par Chapel-Hill (North Carolina) où, sur les terrains de l'Université, dans un cadre pittoresque et

ombragé, nos cadets se perfectionnent en Anglais tout en pratiquant les sports et l'entraînement technique, en attendant d'être envoyés à DALLAS. L'Enseigne de Vaisseau POLFRIT dont nous publions la photographie est le Chef de ce premier détachement, qu'un autre va suivre prochainement.

Au Texas, l'E.V. GOLDSMITH a conduit jusqu'à DALLAS (Primary Training) un groupe de cadets, qui vont débuter immédiatement.

Et le 15 Mai, l'E.V. BANCHET ira avec son groupe de "refreshers" se mettre aux ordres de ses instructeurs. Les L. V. RABINEAU et le Lieutenant PAUMIER à Pensacola.

Cependant à Jacksonville le L. V. VAN EFFENTERRE poursuit avec son petit groupe l'instruction en O.T.U. sur bombardiers en piqué.

D'autres contingents de la Marine destinés aux Flottilles d'Exploration rallieront prochainement l'Amérique.



E. V. Polfrit

Quartier-Maitre Locmine



Avant et après . . .

Conseil de Guerre

Le drame du Pompon



Pompon ou pas Pompon?



Adieu le Pompon

On March 26, 1918, Colonel Raynal C. Bolling, U.S.A., fought a pistol duel with an overwhelming number of German soldiers flushed with a wave of temporary victory during the enemy's greatest putsch of World War I, and when the firing ceased, a gallant officer had paid the supreme sacrifice for his God, his home, his country and for all free peoples of the world.



This tragedy occurred at a time when Colonel Bolling was studying combat conditions at first hand, gaining information for use when he assumed his new office of Commander-in-Chief of all Allied Aerial Forces in the Combat Zones. Already he had been designated for the post by the chief of staff in recognition of his outstanding services in organizing and developing ground and air crews to man the combat planes just beginning to roll from assembly lines of American factories.

And though a successor was appointed and victory gained on schedule, operations followed closely the blueprint furnished by Colonel Raynal C. Bolling out of his vast experience and first hand knowledge of wars as they were then fought and the tremendous part that aircraft were destined to play in that and in all wars to be fought in the future.

In honor of this man who so typified the indomitable American spirit, the A.E.F. Commander-in-Chief made a posthumous award of the Distinguished Service Medal, and the French conferred the Croix de Guerre. Upon this man whose humble beginning dated from birth in

COLONEL BOLLING

1877 in the then frontier state of Arkansas, and who through his own efforts climbed to the pinnacle of success in his chosen profession of law before the outbreak of World War I, were showered the plaudits of a grateful nation and an equally grateful Allied World.

In his honor was Bolling Field named —Bolling Field which was destined to become the headquarters and the hub of all military aviation activity in the Americas, and where, even now, French patriots of this, another generation, are in training for combat in World War II, when once again the two nations, France

and the United States, are fighting a common war with a common purpose for all peoples.

In Greenwich, Connecticut, his residence for several years prior to World War I, stands a huge statue purchased with funds donated by officers and civilian friends who had the pleasure of associating with Major Bolling during his lifetime.

And every star-adorned plane that flies the star-studded skies is a monument to him who some call the true father of modern American aviation.

Bolling-Field est la base aerienne militaire de Washington. L'Adjudant-chef Boutiere, y commande le depot Francais. Les eleves des C. F.P.N.A. y subissent les formalites de depart, avant le retour en afrique du nord, en autres . . . quelques fameuses piqures. . . .

Eyewitness Account of Death of Colonel Bolling

"I acted as chauffeur for Colonel Bolling, driving a Fiat car. We left the hotel at Amiens at about 9:30 a.m. on the 26th of March, 1918, headed for the Harbonniers Airdrome, which we found evacuated. We decided to drive on toward the lines. After several kilometers we arrived at Estrees where we met three English Army officers, one major and two lieutenants. Colonel Bolling inquired of the major, 'How far is the Hun away?' The reply: 'Three miles away is our latest knowledge,' and added that it would be all right for us to go to the top of a hill which was about 1½ miles away.

"It is at Estrees that the Somme battlefield opens out and upon continuing some 300 yards after leaving these officers, we ran into a nest of German machine gunners; the Germans opened fire on us from both sides of the road.

"The Colonel thereupon remarked something to the effect that 'This is getting too warm,' and I endeavored to turn the car in order to retrace our steps. The machine guns were but 150 feet from us. Their continuous fire quickly put our motor out of commission so that I was unable to turn the car.

"Colonel Bolling then gave me orders to jump out of the car and into a shell hole on the side of the road, which I did. Colonel Bolling likewise left the car and took shelter in a nearly shell hole. A ditch connected the shell hole in which I lay and the one in which Colonel Bolling

was, so I could see him at all times and knew what he was doing and he could see me.

"The machine gun fire continued for about 15 minutes and was directed at both the car and the shell holes in which Colonel Bolling and I had taken shelter.

"After the machine gun firing ceased, two German officers appeared at the edge of the shell hole in which I was lying. I was unarmed and unable to make any resistance, and was shot at twice by one of the German officers as I lay in the shell hole, waiting to see what course Colonel Bolling would take.

"As these German officers fired at me, Colonel Bolling fired at them with his revolver (which was the only fire arm in the possession of either of us) killing one German officer. He was in turn killed by the return fire of the other officer. He was instantly killed by a bullet through the heart and received a second wound on the head from the fire of the German.

"The last I saw of the Colonel's body, it was lying in the shell hole next to the one where I had taken shelter. I certify that Colonel Bolling was killed in an endeavor to defend himself and me."

Pvt. Holder then related how he was captured by a German patrol after feigning death and escaping capture by the first attacking party. He said the Germans robbed him and ripped open Colonel

As described by Pvt. Paul S. Holder, chauffeur of the car in which the Colonel was riding.

F. Mail a voulu saluer la memoire de ce heros Americain, mort sur le sol de France.

Le Vice-Amiral Raymond FENARD, Chef de la Mission Navale Française à Washington accompagné de son Aide de Camp le Capitaine de Corvette Bernard de MASSY et du Lieutenant de Vaisseau Pierre de BELLAIGUE de son Etat-Major s'est rendu le 8 Mai à New-Orleans en avion spécial de la Marine Américaine.

Après les visites officielles, il a été accueilli à la Station Navale d'ALGIERS, située sur la rive droite du Mississippi par l'Amiral ANDREW C. BENNETT Commandant le District Naval et le Brigadier Général O. L. SPILLER Commandant le Secteur Défensif du Sud et le Commander U. S. BAVIN Officier de liaison de la Marine Royale Britannique.

A son arrivée l'Amiral FENARD a reçu les honneurs d'un détachement de la Marine Française composé des équipages des bâtiments de la Marine Nationale en cours de réparation ou de réarmement entourant l'Equipage de la Corvette "LOBELIA." La Corvette est à quai, sa parure toute fraîche où domine le bleu d'azur scintille au clair soleil de la Louisiane. Une nombreuse assistance qui a rassemblé la colonie française et les amis de la France autour de Monsieur l'Agent Général CHIARASSANI se presse autour des uniformes blancs et des pompons rouges.

La Garde présente les armes, l'assistance s'est immobilisée. Un clairon répond à l'ordre: "Ouvrez le Ban"—Après la lecture de la glorieuse citation:

"A participé pendant trente mois à la Bataille de l'Atlantique, escortant, dans des conditions difficiles, plus de 1200 navires de commerce. Du 19 au 24 Septembre 1943, sous le Commandement du Lieutenant de Vaisseau TOUCHALEAUME, a mené de nombreux engagements contre des sous-marins qui attaquaient le convoi qu'elle escortait et a réussi très probablement, à mettre l'un d'eux hors de combat."

Cette deuxième citation, à l'Ordre de l'Armée de Mer, comporte pour la corvette "LOBELIA," l'attribution de la fourragère verte, et pour le Lieutenant de Vaisseau TOUCHALEAUME (M. G. V. E.) l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme."

L'Amiral FENARD épingle la fourragère de la Croix de Guerre à la hampe du petit fanion à Croix de Lorraine. En mat de beaupré de la "LOBELIA" monte une flamme triangulaire vert et or. En mer elle fera connaître à tous la distinction qui couronne 3 années de lutte et de victoire.

Après leur Commandant, le Lieutenant de Vaisseau Elie France TOUCHALEAUME décoré de la Croix de Guerre

AVEC CEUX DE LA "LOBELIA"

avec palme, les Enseignes de Vaisseau de Deuxième Classe Serge MENES et Alphonse WOLFF, le Quartier Maître de Première Classe ROCHE, les Quartiers Maîtres de Deuxième Classe KRENN et Pierre DEJHONGES, le Matelot Torpilleur Pierre LAMY et le Matelot gabier Joseph PENHER reçoivent la récompense de leur courage. Le Clairon lance la connerie: "Fermez le Ban."

L'Amiral FENARD prend alors la parole:

"Il explique qu'il a voulu en choisissant le 8 mai, faire coïncider la victoire de Jeanne d'Arc à Orléans, voici cinq siècles, et la cérémonie d'aujourd'hui à la Nouvelle Orléans. C'est le même courage et c'est presque la même atmosphère française à des milliers de milles de la mre Patrie qui se retrouve dictant la même fierté et la même confiance. Les dernières paroles de l'Amiral sont aussitôt suivies des hymnes nationaux: "La Marseillaise," "The Star Spangled Banner," "God Save the King," se succèdent dans le silence général.

Un officier supérieur, commandant d'un important bâtiment français dirige le défilé des troupes. La cérémonie militaire est terminée.

Au carré de la "La Lobelia" se présentent les visiteurs. L'Amiral Fénard monte à bord reçu par les sonneries et

les coups de sifflet réglementaires, à l'échelle de coupée, par le commandant du bord. Le pavillon tricolore timbré de trois étoiles monte en haut de vergue.

Le vice-mayor de la Nouvelle-Orléans, Maestri, célèbre à son tour les exploits de la corvette sur laquelle ne cessent pas de travailler les ouvriers des chantiers navals Todd. L'Amiral Fénard reçoit alors le contre-maître et les agents de maîtrise qu'il a tenu à associer à la fête, leur effort d'aujourd'hui n'aura-t-il pas sa part dans les victoires de demain.

L'Amiral et sa suite, sous la conduite du Lt. Commander Morris, quitte le bord pour une rapide visite du quartier français de la ville.

A treize heures trente, un repas réunit les autorités alliées autour des Etats-Majors de la Marine Nationale et des bâtiments français.

A seize heures l'Amiral Fenard reprend son inspection, il visite longuement les travaux d'un bâtiment célèbre chez les marins français en cours de réarmement. Une canne de bois de teck lui est offerte par les autorités des chantiers. Après un minutieux échange de vues il fait part de ses bonnes impressions à ses officiers en leur demandant de transmettre, à leurs matelots toute sa satisfaction.



Machine Tool Research Corp.
DESIGNERS OF SPECIAL MACHINERY

Rahway, New Jersey

PAUL BERT, President

Pilote Français, 1939-40



"LA PERLE"

LE SOUS-MARIN "LA PERLE" EST A L'HONNEUR

Le 11 mai, trois jours plus tard sur le quai de l'Arsenal de Philadelphie, l'Amiral Fénard va remettre à quelques uns des officiers, sous-officiers et matelots d'un sous-marin français, les décosations bien méritées.

Le quai est bondé d'officiers américains, anglais et français, de représentants des diverses organisations françaises des Etats-Unis et de nombreux ouvriers de l'Arsenal. Parmi les personnalités présentes, on remarque M. Tixier, Commissaire aux Affaires Sociales du Comité Français de la Libération Nationale, le Rear Admiral Draemel et le Rear Admiral A. J. Chanty de la marine américaine, le Lieutenant I. Zappert de la marine britannique, ainsi que de nombreux officiers des marines française, britannique et américaine et un grand nombre de personnalités françaises et américaines, au premier rang desquelles on aperçoit M. et Mme. Eugène Houdry.

Sur le quai de l'Arsenal de Philadelphie, l'Amiral remet la Croix de Guerre au Lieutenant de Vaisseau Paumier, Commandant le sous-marin "La Perle," au Lieutenant de Vaisseau Fortrait, à l'Enseigne de Vaisseau de première classe Carpentier. Au premier maître de manœuvre Fargues, aux quartier-maîtres Asselin et Legall, aux matelots Alix et Decaux, à l'Enseigne de Vaisseau Long.

Le sous-marin "La Perle" est cité à l'ordre du Corps d'Armée pour avoir pris part aux opérations en Méditerranée Occidentale et a effectué plusieurs missions de guerre dans des circonstances difficiles. Dans le discours qu'il prononce après avoir remis leurs décosations aux officiers et sous-officiers, quartier-maîtres des marins de "La Perle," l'Amiral Fénard déclare:

"Une autre grande date s'inscrit aujourd'hui au livre d'or de votre bâtimennt.

Je ne puis vous cacher ma fierté de l'honneur qui m'a été donné de vous remettre ces récompenses que vous ont gagnées votre valeur technique, votre magnifique esprit sportif et votre audace.

Je voudrais pouvoir donner aux témoins de cette cérémonie quelques aperçus sur les faits d'armes qui ont valu à votre bâtimennt de se classer parmi l'un des plus fameux de notre marine. Mal-

heureusement nous ne pouvons pas nous permettre de faire partager à nos ennemis la joie de connaître votre belle épopee et les passages les plus passionnantes devront rester secrets longtemps encore.

Qu'il me suffise de rappeler que votre vaillant bateau a eu l'insigne "honneur" d'être parmi les premiers à tirer des poitrines de nos frères de Corse le grand cri de joie de la délivrance. . . .

Il y a quelques jours seulement j'avais l'honneur de remettre en présence des équipages du Béarn, de la Dague et du Javelot, la fourragère à la Corvette "Lobelia" et des Croix de Guerre à des membres de son équipage.

Chaque jour nous arrivent de bonnes nouvelles.

Grace à l'aide généreuse de nos grands amis américains vous avez pu reprendre des forces nouvelles que vous allez consacrer à la dernière bataille d'Europe.

Par votre tenue, par votre attitude

droite et fière, vous avez su faire mieux comprendre que la France ne demande ni pitié, ni charité, mais seulement des armes et des machines pour que chacun de ses enfants puisse mettre toute sa force d'âme au service de la guerre moderne

Après que l'Amiral Fenard a terminé son discours tout le monde se précipite vers le quai où vont défilé les marins français. La fanfare de l'Arsenal de Philadelphie joue des airs entraînantes, la foule massée acclame l'équipage, les pompons rouges et leurs officiers. La cérémonie s'achève au milieu de l'enthousiasme et de l'admiration qui est due à cet équipage de la glorieuse marine française.



CITATION A L'ORDRE DU CORPS D'ARMEE

—le sous-marin LA PERLE

"Sous le Commandement du Lieutenant de Vaisseau PAUMIER (J.L.E.) a vaillamment pris part aux opérations en MEDITERRANEE OCCIDENTALE, et effectué plusieurs missions de guerre

dans des circonstances difficiles."

Cette citation comporte pour le Lieutenant de Vaisseau PAUMIER (J.L.E.) l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile de vermeil.

Signe: LEMONNIER.

CANADA



RUTH DRAPER

UN GRAND COEUR VISITE UNE USINE FRANCAISE D'AVIATION

Vendredi soir. Dans l'une des salles de spectacle les plus courues de Montréal.

Une grande artiste dont la renommée est mondiale seule sur la scène sans un décor, sans un accessoire, émeut profondément le public.

Un moment après elle est devenue la jeune maman française qui serrant son enfant contre son cœur, attend son mari soldat. Elle vit devant nous une scène vécue; l'un des troupiers du régiment passe, elle interroge, lui fait comprendre qu'elle est veuve, et lorsque terrassée par la douleur elle tend ses bras, portant son enfant vers le ciel, des larmes montent aux yeux de tous.

Dans la scène qui clôt l'émouvant spectacle c'est encore aux cris de "Vive la France!" que l'enfant devenu grand après la dernière guerre, quitte ceux qu'il aime pour se sauver la nuit dans un bateau et aller rejoindre l'armée du Général de Gaulle.

Du deuxième rang, un spectateur après les applaudissements sans fin qui accompagnent les multiples levers de rideau se dirige vers les coulisses. C'est un Français, directeur d'une grande usine d'aviation au Canada.

— "Merci, madame pour nous et les notres qui sont là-bas" — dit-il en balbutiant.

— "Monsieur, mais remettez-vous . . ." — dit la grande artiste. Que je suis

heureuse d'être à Montréal si bien comprise, tenez, voici de jolies roses sur cette table, une carte sans adresse: J. S. Douglas. Le connaissez-vous?

— "Oui, madame, il est mon ami."

— "Est-il là?"

— "Non, madame, il est à New York, sans cela il serait certainement venu vous dire son admiration."

— "Mais n'est-ce pas l'ami de M. Clément que j'ai vu à Paris, un grand ami de la France?"

— "Si madame."

— "Vous avez votre famille ici?"

— "Ma famille, ici, ce sont mes ouvriers."

— "Voulez-vous que j'aille leur parler demain?" dit la grande artiste d'une voix

prenante, ses beaux yeux montrant toute la bonté de son cœur.

Le lendemain matin, l'usine est en émoi. Une camionnette est partie chercher des drapeaux à Croix de Lorraine; les menuisiers installent une estrade; les employés clouent la toile de fond, les panoplies et à 11 heures 1/2 du matin la grande artiste, toute simple, toute menue, délicieuse, sans maquillage, enthousiasmait les ouvriers en leur disant en anglais, ce que pense une petite ouvrière américaine, puis faisant rire en écossais le "Superintendant" de l'usine et pleurer tout le monde quand elle parle en français de la guerre.

Son nom — "RUTH DRAPER."

Quelques généreux donateurs pour les bibliothèques des camps. . .

Mrs. Harry Dingman, 6939 Grandon Ave., Chicago, Ill.

Mrs. S. Fisk, 1059 Ardmore Ave., Chicago, Ill.

C. Lothrop, 1834 Yarchmont Ave., Chicago, Ill.

Mrs. Harry Hart, care Seneca Hotel, 200 E. Chestnut Street, Chicago, Ill.

Mrs. Dwight L. Smith, 7415 N. Paplina Street.

Mrs. M. E. Cluzel, Apt. 2403 Barbizon Plaza, 101 W. 58th Str., New York, N. Y.

Mrs. N. P. Brooks, Croton on Hudson, N. Y.

François Nazare, Parfums WEIL, 745 Fifth Ave., New York, N. Y.

Mrs. W. Mason Smith, Dongan Hills, Staten Island, N. Y.

Mrs. Jeanne K. Farny, Foxcroft, Middleburg, Virginia.

Lola Michel, 575 Riverside Drive, New York, N. Y.

Mrs. Ernest Flagg, Dongan Hills, Staten Island, N. Y.

Mother Mary Angelica, SND., 1121 Spring Garden Str., Philadelphia, Pa.

Dr. Pierre Giroud, 69 Ave., 901 Oaklane, Pa.

Mademoiselle Camille Jacques, 121 Bthleem Pike, Chestnut Hill, Philadelphia, Pa.

Maryville College, 2900 Meramec Str., St. Louis 18, Mo.

Convent of the Helpers of the Holy Souls, 204 Haight Str., San Francisco 2, Cal.

Jean Dognin, 41 Drake Road, Scarsdale, N. Y.

College of the Sacred Heart, 1719 Massachusetts Ave., Washington, D. C.

A. Brabant, 1860 Vinton, Memphis, Tenn.

Mrs. Paul Cauvin, 1050 Park Ave., New York 28, N. Y.

Helpers of the Holy Souls, 112 East 86th Str., New York, N. Y.

Mme. André M. Vagliano, Bolton Priory, Pelham, N. Y.

Mlle. Cécile de Rothshild, 45 East 66, New York City, N. Y.

Mlle. Carla Agle, 3701 Mass. Ave., Washington, D. C.

Miss G. A. Walsh, 5515 Hide Park Ave., Chicago, Ill.

Mme. Berthe Reiter, 980 Wasing Ave., New York, N. Y.

Mrs. John H. Abbott, 7642 Marquette Ave., Chicago, Ill.

Princesse Guy de Faucigny Lucinge, 119 East 54th St., New York City.

E. Lynch, Sheridan-Surf Hotel, Chicago, Ill.

A. A. Wetter, 4358 Drexel Bl., Chicago, Ill.

D. F. Roberts, 7309 Oglesty Ave., Chicago, Ill.

Mrs. Knowles Robbins, 5716 Dorchester Ave., Chicago, Ill.

Mrs. Bartlett, Chicago Women's Club, Chicago, Ill.

Mrs. James P. Herrick, 70 East Cedar St., Chicago, Ill.

Mrs. Dwight L. Smith, 7415 N. Paulina St., Chicago 26, Ill.

Dorothy Tebbetts, 3060 16th St., Washington, D. C.

Mrs. George Gordon, 2507 Massachusetts Avenue, Washington, D. C.

Comtesse de Marenches, Washington.

Cette liste est encore incomplete . . .

—“Vous avez la peau blanche!”—

—“Oui, plus que vous-même, ça vous étonne”?

—“. . . Vous êtes Algérien, n'est-ce pas?”—

—“Oui, “Chacail” comme on dit là-bas.”—

—“Enfin, . . . votre père est un algérien . . . c'est un Arabe! . . .”—

—“Pas le moins du monde bien que comme mon grand père d'ailleurs, soit né en Algérie; et je suis fier d'appartenir à l'une de ces familles françaises qui les premières sont venues s'installer sur le sol Nord-Africain, et au prix d'un rude labeur, sous les balles des rebelles isolés cachés dans les buissons et les soulevements, y ont allumé et entretenu le flambeau de notre civilisation. Mais que de légendes circulent encore en France sur cette Afrique du Nord mal connue.”—

Ne riez pas, ce dialogue, je l'ai vécu et j'en fus aussi abasourdi que par l'accent de profonde sincérité de cette Américaine me demandant si en France l'on s'éclairait à l'électricité, on avait des automobiles, etc . . . Elle fut terriblement surprise d'apprendre que nos maisons de bois n'étaient que les quelques chalets de hautes montagnes.

Le paquebot “Ville d'Algier” s'avance majestueux sur les flots tranquilles et bleus de la Méditerranée. Le soleil darde déjà ses rayons dans l'azur limpide et rend éblouissantes les façades étagées d'Algier la Blanche.” Nous débarquons.

—Vous ne vous attendiez quand même pas à rencontrer un port si moderne, si bien aménagé. Heureusement qu'il n'a pas de pont-transbordeur, sans quoi les Marseillais en seraient jaloux. Notre taxi se faufile rapide, entre les autres, les cars et les trams. Les trottoirs fourmillent de monde. Les vitrines exhibent les dernières créations de la mode parisienne. Cette nuit, Alger vivra autant, et il vous faudra chercher les coins sombres car les lumières et les enseignes multicolores vous éblouiront tandis que vous lirez le journal lumineux. Nous irons à l'Opéra, au Casino-Music hall, au stade ou au cinéma selon votre préférence (deux souvenirs d'avant-guerre).

—C'est une vraie ville de France!

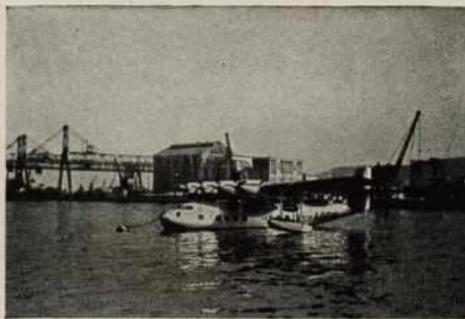
—Oui, une belle grande ville où, en dehors de la Casbah, faut parfois l'œil expérimenté de l'Algérien pour reconnaître l'indigène évolué dans le galant promeneur. Mais quittons cette vie mouvementée, toutes les grandes villes ont des ressemblances et les autres, plus nombreuses qu'on ne le pense n'ont rien à envier à leurs soeurs des autres pays. Allons faire connaissance avec la nature, les villages, les indigènes.

La route littorale déploie son ruban

ALGER

Par

L'E.A.R. Sergent Vuillemin



L'HYDRAVION D'AIR-FRANCE
DANS ALGER

gris, merveilleusement lisse entre les vignes et les champs de primeurs abrités de l'air marin, par des haies vives de roseaux. Tantôt nue, inondée de soleil, tantôt à l'ombre des hauts platanes qui la bordent ou des forêts de pins qui l'embaument, elle sinuose adossée à la montagne en surplombant les plages sablonneuses et les falaises aux roches déchiquetées, comme ivre de vin. A l'aspect aride et sauvage de l'été, l'hiver donne au paysage la couleur et la vie des campagnes de France. De temps à autre se dresse fier des blessures du temps qu'il déifie un aqueduc romain, ou luttent contre la végétation les ruines de ce qui fut une riante cité. Arrêtons-nous dans cette coquette petite ville dont le musée et les ruines nous révèlent les secrets de l'antique Cécarée. Hitler écumerait devant cette mosaïque de croix gammées, dallage d'une petite maison voisine de l'hippodrome, maintenant pièce du musée éclipsé par les bas et hauts reliefs et surtout par ces statues de marbre blanc et d'onyx: Hercule, Appolon, Diane, Auguste, que sais-je . . . Les charmes sont assez bien conservés, on peut encore y voir le vivier ou Juba nourrissait ses murénés d'esclaves noires. Les artistes de l'Odéon et de la Comédie Francaise venaient chaque année faire revivre une scène de l'antiquité dans un cadre qui on ne peut mieux choisir du théâtre aux gradins de terre depuis que les pierres en ont été extraites pour construire la cathédrale (image de la cathédrale St. Paul de Rome), la mairie, l'immeuble d'un habile propriétaire. Plus de cent cinquante mille Romains vivaient en ces lieux qui ne comptent actuellement que cinq ou six mille habitants. Certains coins de la côte, caïlement défendables portent

encore l'empreinte phénicienne: combats, grottes eménagées en entrepôts.

Les rues ici sont étroites et ne s'abritent qu'à l'ombre des vieilles maisons basses, coiffées de tuiles rouges et des immeubles modernes d'un ou deux étages aux balcons et aux élégantes terrasses. Dans les villages, les arbres des larges trottoirs couvrent de leur ombre les maisonnées assises en rond, égant les allées et venues des passants. Toutes les façades sont nettes et claires, généralement blanchies à la chaux, les marques du temps continuellement effacées. Les boutiques indigènes, véritables bazars aux enseignes françaises ne rétonnent pas auprès des magasins européens. Beaucoup de commerçants pour l'importance de l'agglomération mais bien achalandés. Endormies pendant les heures chaudes de l'été précoce, les maisons projettent leurs lumières et leurs éclats de voix mêlées aux accents de la radio dès le déclin du jour, mais la nuit à vite raison de cette animation. Travailleur, actif quand il le veut, l'Algérien apprécie le sommeil et sacrifierait beaucoup à sa sieste quotidienne. Seuls les fêtes de villages, les bals et les tournées théâtrales le font veiller, mais il sait bien se rattraper.

Les jours de pluies sont si rares (et il ne pleut guère qu'en hiver) qu'ils sont regardés comme un cataclysme sauf par les colons qui n'en sont jamais satisfaits toujours des orages quand il faudrait de la pluie fine qui imbibé la terre), et les maudissent avec les citadins quand ils se prolongent. Maisons closes, rues désertes, voilà le village alors tandis que la mer gronde et les ondes débordent.

Le charme de la ville avec son jardin et ses dépendances est de plus en plus gouté. Élégantes maisonnettes au milieu des fleurs, protégées des garnements par leurs clotures variées, elles accompagnent le voyageur au delà des remparts.

Si le bord de la mer est attrayant avec ses plages populaires, son port et ses barques, le quartier de la marine l'est moins. On y entend parler l'Italien et l'Espagnol, mais tous tiennent à la nationalité française que leurs pères ont acquis au combat. Pêcheurs de naissance, ils sont marins et vous montrent la photo de leur unité quand ils ne l'ont pas en maquette. Sous des apparences misérables, ils cachent souvent un magot rondelet amassé aux bonnes saisons, mais le dur métier de la mer n'est pas toujours si remunerateur, et il faut marier les filles. Tenez regardez cette belle brune.

—“Hum! belle plante, à la dernière mode, ma chère . . . mais elle a du vider sa bouteille de parfum.”—

CRAIG FIELD



Le Lt. SCANLON est le professeur d'identification navale et aérienne pour les élèves chasseurs, il s'occupe de bien d'autres choses encore. En plus de ses classes (qu'il fait aussi aux cadets américains) tous les matins à 10 heures, il se rend à l'hôpital, où il sert d'interpréte pour les quelques malades français qui s'y trouvent. A 17 heures le soir, après ses classes, il s'y rend à nouveau pour visiter les malades, leur distribuer généreusement ses cigarettes et leur apporter le réconfort d'une amitié et d'une bonne blague. Et après dîner nous le retrouvons soit donnant des cours de français aux GRAY LADIES, soit à la salle de récréation de l'hôpital, orchestrant les diverses réjouissances pour les convalescents. Il y a quelques semaines il était malade.

Lors qu'il était au plus mal et que le chapelain venait de le faire communier, il se préoccupait de savoir comment le remplacement serait assuré pour les français. Continuellement il perfectionne son

français, se faisant indiquer les fautes diverses qu'il peut commettre.

Tous les Français qui de passage à CRAIG FIELD l'auront connu perdront difficilement son souvenir. Pour des raisons diverses d'ailleurs mais qui toutes se fondent en une seule: "Son amour pour la France."

La prise de contact est invariable. Un beau jour on se trouve devant un Officier Americain qui en pur français vous déclare tout net et sans ambiguïté: "Je déteste des Français." La réaction ne se fait guère attendre. Fureur de la part du Français interpellé et douce hilarité chez les copains qui eux connaissent le "topo." Car c'est toujours ainsi que s'annonce le Lieutenant SCANLON.

Le Lieutenant Scanlon a une méthode personnelle pour intéresser la classe aux cours qu'il professe. Soit par des comparaisons . . . bien choisies, ou par l'émulation. En l'espèce le "Richelieu" devient une barque de pêche ce qui évidemment provoque suffisamment de remous dans la classe pour la tenir éveillée. Et ainsi quelques histoires cousues de fil blanc retiennent l'attention sur le point particulier qu'il veut incruster dans la mémoire de ses auditeurs.

Le Lieutenant Scanlon a d'ailleurs une longue expérience de l'enseignement Officier de réserve, il faisait partie de l'Université de Syracuse où il était Directeur adjoint de la Station Radio. Continuellement en contact direct avec les plus hautes personnalités politiques, gou-

vernmentales, médicales et industrielles, il dirigeait des émissions éducatives telles que "Interroger les Savants," Géographie de la Guerre" . . . Son activité s'étendait au "Community Chest" programme dont il était l'un des directeurs et à "L'Américanisation" pour les italiens, allemands, espagnols, français, chinois.

Ne connaissant la France que pour dire son plus cher désir serait de la visiter. Nous pouvons l'assurer ici que les nombreuses amitiés qu'il a su se créer au cours du passage des Français à Selma ne s'éteindront pas et que nous espérons l'accueillir un jour dans notre France libérée et remercier ainsi qu'il convient ce grand Ami de notre pays.

G. ALEXANDRE.



KESSLER FIELD



Lieutenant LENTILLON

Le Samedi 20 Mai à 20 heures 30 les élèves mécaniciens de Kessler-Field ont été reçus dans les salons de Mrs. King 1749 Coliseum Street à Nouvelle Orléans. La soirée avait été organisée par un comité qui, autour de Mrs. King réunissait Mesdames Alfred F. Bayhi, Olivier

Billion, Pinckney Galbraith, Max Andrzejewski, Leo Burthéat et Mademoiselle Sally Dart.

Un orchestre français gracieusement offert par le Commandant d'un bâtiment de la Marine Nationale en cours de réfection sut imposer aux danseurs une vive cadence qui n'allait pas sans dérouter un peu . . . les aimables danseuses. Celles-ci avaient été choisies parmi les jeunes filles de Nouvelle-Orléans parlant français, auxquelles s'étaient jointes les charmantes filles Marie et Geneviève de Monsieur l'Agent du Comité Français M. Chiarassini.

Cette première manifestation de sympathie et d'amitié n'est -parait-il-que le début d'une série qui doit réunir souvent sous la bienveillante autorité du Capitaine de frégate Lamy, Commandant d'armes français de Nouvelle-Orléans marins et aviateurs dans la douce atmosphère de la société nouvelle-orléanaise.

TUSCALOOSA



S/Lieutenant MARCOTTE.

Gradué à Marianna (Florida) le 29 avril 1943, a été affecté au 52ème AAFTD, Albany (Ga.) jusqu'au 10 novembre 1943, puis muté à Tuscaloosa comme "assistant supervisor."

En un mot il est l'adjoint du Capitaine chargé des vols et supervisant en cela les moniteurs civils.

Fournisseur de la Mission
Militaire et Navale
Commander en français
Livraison dans la semaine aux
meilleurs prix

Star Supply Co.

Dept. Louis MARX
419 Fourth Avenue, New York
Tel. Lexington 2-5548

LE Lt GEHANT

— A Chicago —



Le très Révérend Bernard J. Sheil Archevêque Auxiliaire de Chicago, fondateur de la "Catholic Youth Association" décore les jeunes alliés de la médaille commémorative du 31-ème Congrès. Le Lieut. Géhant est l'avant-dernier à droite.

La jeunesse catholique de Chicago a offert à la jeunesse Française la médaille dite "du Club des Champions".

Voici, pour les lecteurs de F. MAIL, quelques détails sur cette oeuvre qui a songé à honorer spécialement, cette année, la jeunesse des nations unies.

La "Catholic Youth Organization" fut fondée à Chicago en 1930 par Monseigneur Bernard J. SHEIL actuellement encore directeur national de cette oeuvre et évêque auxiliaire du diocèse. Elle est destinée à occuper et secourir au besoin, les jeunes gens et jeunes filles de toutes religions, de toutes conditions sociales, de toutes races. Elle réalise magnifiquement la parole du Christ: "Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimé moi-même" c'est à dire sans limite d'aucunes sortes.

L'importance de cette organisation et son influence ont été concrétisées par les quelques mille personnes—dont beaucoup de personnalités importantes—qui entourèrent le 26 avril Monseigneur SHEIL au dîner annuel donné en son honneur. Et c'est à la fin de cette réunion qu'en hommage aux jeunesse combattantes des nations unies Monseigneur

SHEIL a voulu remettre la médaille du "Club des Champions" aux six représentants des nations unies.

Ils étaient à la place d'honneur, immobiles pendant le chant de l'hymne national américain, sur lequel du fond du cœur ils projetaient les notes ardentes de leur chant respectif: le Capitaine Yse Nan Chang, de l'armée chinoise, le Lieutenant Paul Géhant de l'aviation française, le W/O Smith de la R.A.F. aux 76 missions de bombardement, le Caporal Djiedioch de l'armée Polonaise, blessé à Narwick aux cotés de nos chasseurs alpins, le marin Johan Gjolstov de l'armée norvégienne et un mitrailleur américain aux nombreuses missions dans le Pacifique.

Imaginez l'émotion du français qui voit flotter les trois couleurs au milieu des divers drapeaux alliés et sa fierté en pensant à la jeunesse héroïque qui combat et meurt en Italie à celle qui lutte avec fanatisme en France, à celle qui se prépare avec ardeur à la bataille. La jeunesse de France rejoint votre générosité, jeunes d'Amérique. La jeunesse n'est ni aux finances ni à la politique, mais à l'élan.

Par le Sous-Lieutenant P. GEHANT



ROGER KERGARAVAT

Mascotte des Cadets LAFAYETTE

(Fils des Anciens Combattants de NEW YORK)

BROOKS UNIFORM CO.

UNIFORMES FRANCAIS

EQUIPEMENTS

ET BRODERIES

et tous genres,

6e Ave. coin 44e rue Tel. VA. 6-0066 New York

R. DECAT

PIECES DETACHEES D'AVIATION

78-121 Queens Boulevard

Elmhurst, L. I., New York

Recherche: Brevets et Propositions
d'Invention pour exploitation
après-guerre



TUSCALOOSA





ATTRIBUE POUR MERITE
EXCEPTIONEL

BACK THE ATTACK—BUY WAR BONDS



E. C. MATHIS

**MATAM, desirous d' etablir entre les Etats
Unis d'Amerique et la France une amitie de
plus en plus etroite dirige ses efforts vers
la production d'articles qui interesseront les
marches americains et francais apres la
guerre et son organisation francaise apres
la libération du territoire.**



ILS GRANDIRONT

Telle est la devise des Centres de Formation du Personnel Navigant et des Mecaniciens de l'Armee de l'Air Francaise en Amerique.



F.Mail, leur revue mensuelle en apporte, des aujourd'hui, une premiere preuve.

- 1) De 32 pages, il est passe a 50
- 2) Son Format de 5x9 s'est agrandi a 9x12
- 3) Son Tirage a double
- 4) Sa diffusion, en six mois s'est etendue au Canada et au Mexique et un peu partout aux Etats-Unis

10.000

5.000



F.MAIL A GRANDI

F.Mail A Ete Imprime Chez
MOUNT VERNON PUBLISHING CO.
Washington, D. C.
U. S. A.